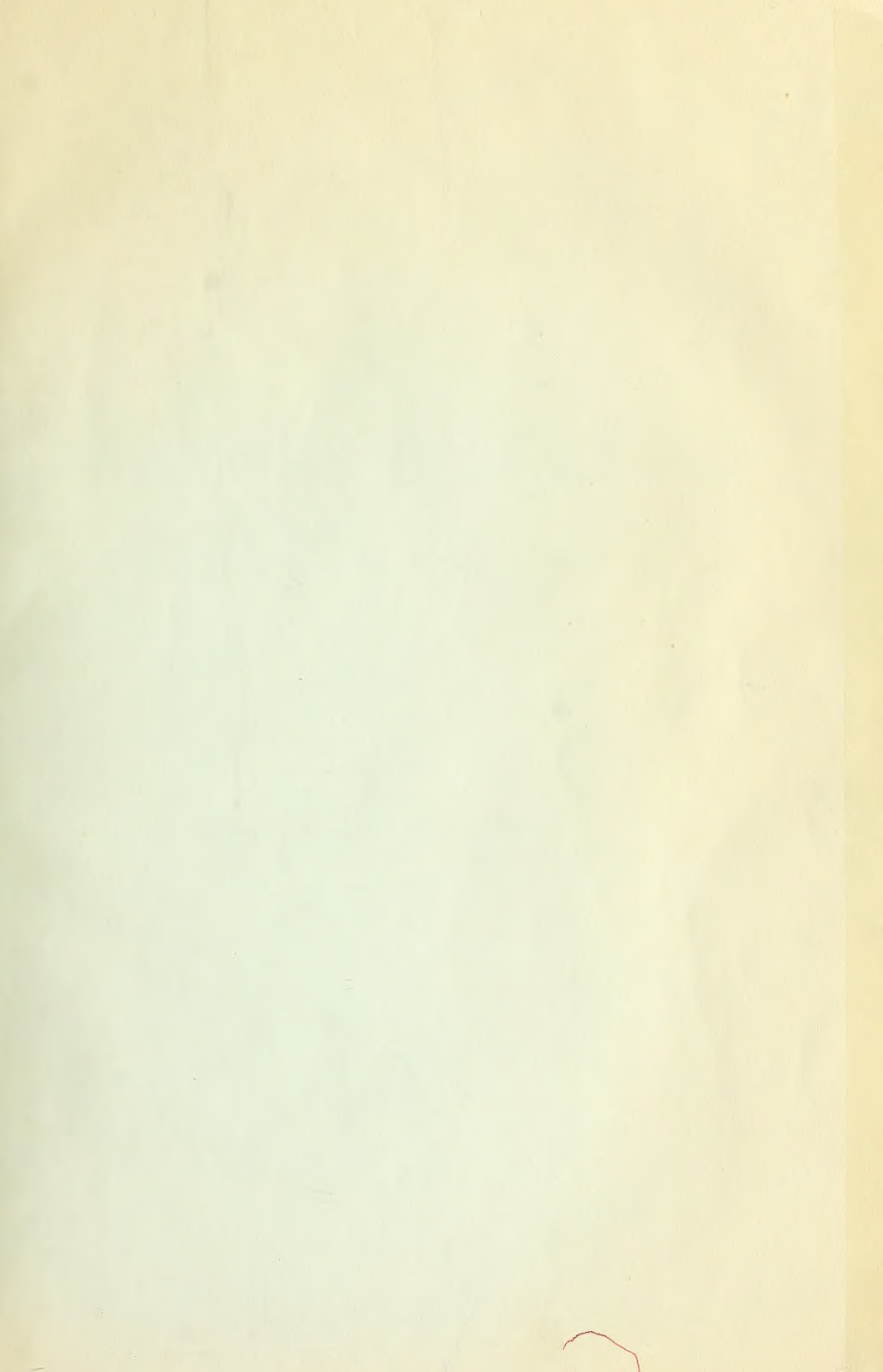


Bruneau, Jean Paul Hilaire Prosper
Souvenirs d'Algérie





GÉNÉRAL BRUNEAU

SOUVENIRS D'ALGÉRIE

Récits de chasse et de guerre

Illustrations de F. de HAENEN



... Le caïd, excellent conteur comme tous les Arabes, se plaisait à me narrer d'interminables histoires de chasse.

SOUVENIRS D'ALGÉRIE

Récits de chasse et de guerre

Par les émouvants Récits de guerre *publiés par* L'Illustration *il y a un peu plus d'un an, nos lecteurs ont pu apprécier les qualités originales du très remarquable mémorialiste-conteur qu'est M. le général Bruneau. Nous avons pensé qu'il serait agréable à nos lecteurs de trouver ici quelques nouvelles pages de souvenirs inédits de ce vaillant soldat et de ce vivant écrivain. Les* Souvenirs d'Algérie *peuvent être considérés comme une suite des* Récits de guerre *dont nous avons donné une sélection et qui ont été, dans leur texte intégral, publiés à la librairie Calmann-Lévy. Après avoir, aux derniers jours de la guerre, participé, comme nous l'avons vu, à la défense de Salins, le capitaine Bruneau, dont la compagnie de zouaves se trouvait réduite à huit hommes, gradés compris, rentra en Algérie, où il prit part à la répression de l'insurrection de 1871. En 1879, sorti de l'Ecole de guerre dans les premiers numéros, il demanda à revenir dans son ancien régiment et fit avec la colonne d'El-Aricha la campagne contre Bou-Amama, au cours de laquelle il fut cité à l'ordre du jour, le 18 mai 1882, par le lieutenant-colonel Duchesne dont il était le chef d'état-major. Chef de bataillon en 1885, il occupa successivement les importantes fonctions de chef d'état-major en Corse, en Tunisie, et, comme lieutenant-colonel, de la division d'Alger qu'il dut quitter lorsqu'il fut nommé colonel en 1895, à quarante-sept ans. En 1902, il avait les étoiles et il commandait, depuis quelques années, la 35e division d'infanterie à Montauban, où il vient d'être atteint, ces derniers jours, par l'inexorable limite d'âge qui rend prématurément à la vie civile un de nos plus vigoureux soldats et un de nos plus distingués officiers généraux.*

L'écrivain, lui, du moins, ne passe point dans le cadre de réserve, et sa plume, alerte et gaie, conserve toute la vivacité ardente, toute la solide belle humeur, du jeune « Algérien » qui vécut les Récits de chasse et de guerre.

LE SANGLIER MARABOUT



Au moment où éclata l'insurrection des Beni Menasser, je reçus l'ordre de quitter Djelfa et de rejoindre avec ma compagnie les forces qui allaient opérer contre les rebelles. J'arrivai, malheureusement, trop tard pour prendre part aux combats qui eurent pour résultats de débloquer Zürich, Cherchell et Novi, et de rejeter les insurgés au cœur de leurs montagnes. Pris entre les colonnes Nicot et Ponsard, battus en plusieurs rencontres, démoralisés par la mort du chef de l'insurrection, Maleck ben Sahraoui el Berkani, tué le 2 août près de Zürich, les Beni Menasser demandèrent enfin l'aman, et lorsque j'atteignis Cherchell, après avoir franchi trois cent cinquante kilomètres en quinze jours, les opérations sérieuses étaient terminées.

Ma compagnie entra dans la composition de la colonne d'observation, campée au sud de cette petite ville qui fut, jadis, l'antique et magnifique *Julia Cæsarea,* capitale de la Mauritanie césarienne.

Au mois de mars 1872, par décision de la Commision de revision des grades, j'étais remis lieutenant et affecté au 2e zouaves. Il y avait quatorze mois que je

portais les galons de capitaine ! Je ne tardai pas, du reste, à les reconquérir, puisque je fus promu de nouveau au choix, et cette fois à titre définitif, dans les premiers jours de juillet 1873.

Dès mon arrivée, je me présentai au colonel Détrie, le héros du Cerro Borrego, qui me reçut avec une bienveillance dont je garderai éternellement le souvenir. Il m'apprit qu'il m'avait désigné pour prendre à titre provisoire le commandement d'une compagnie du bataillon détaché à Saïda, en remplacement du capitaine en instance de retraite, et, à ma grande joie, m'annonça que je serais chargé de l'intéressante mission de créer un nouveau centre de colonisation, sur l'oued Taria, à mi-chemin de Saïda à Mascara.

C'était l'époque où le comité d'Haussonville se préoccupait de peupler l'Algérie avec des émigrants alsaciens-lorrains. Les zouaves, revenus aux traditions du début de la conquête, quittaient le fusil pour prendre la pioche ou le marteau, et de nouveaux villages surgissaient de terre comme par enchantement.

L'oued Taria, Charrier, Franchetti, Aïn Nazereg, allaient bientôt jalonner la route du Sud, en attendant que le chemin de fer, qui ne devait être construit que dix ans plus tard, portât notre civilisation jusqu'aux confins du désert.

L'emplacement qui m'avait été désigné pour l'établissement du nouveau centre de colonisation était merveilleusement choisi. L'oued Taria, qui, jusque-là, coule dans une étroite vallée enserrée entre deux chaînes de montagnes couvertes de forêts de thuyas et de chênes, traverse de l'est à l'ouest la magnifique plaine de Guerdjoum. Le sol y est d'une fertilité telle que les Arabes ne se donnent pas la peine d'en arracher les touffes de palmiers nains entre lesquels il leur suffit de gratter le sol pour en faire sortir de magnifiques récoltes. J'établis mon camp à quelques centaines de mètres au sud du pont de pierre sur lequel la route nationale de Mascara à Saïda franchit cette importante rivière, l'un des principaux affluents de la Macta, et je me mis à l'œuvre.

Ma compagnie fut répartie en ateliers d'hommes de professions diverses, terrassiers, maçons, charpentiers, agriculteurs, et les travaux commencèrent aussitôt sous la direction technique d'un sous-officier du génie, muni des plans établis à la chefferie de Mascara.

Pendant ce temps, j'occupai mes loisirs à exécuter le levé du terrain de la rive gauche de l'oued, jusqu'au point où il existe dans son lit des sources importantes que je me proposais d'amener sur l'emplacement du futur village à l'aide d'un canal de dérivation. J'en étudiai le tracé que je fis jalonner avec soin. Une équipe de terrassiers se mit aussitôt à l'œuvre, et, quatre mois après, l'eau coulait à flots dans toutes les avenues du nouveau centre, formé de vingt-quatre maisons, doté d'une mairie, d'une église et d'une maison d'école.

Les terres voisines avaient été en même temps défrichées, labourées, et certaines parcelles plantées en vigne. Bref, il ne restait plus qu'à installer les Alsaciens-Lorrains dans leur nouveau domaine, mais quelle désillusion lorsqu'ils arrivèrent sous la conduite d'un délégué du comité d'Haussonville !

C'étaient pour la plupart des ouvriers de fabriques venus de Mulhouse, tisseurs, ou imprimeurs sur étoffes de coton, n'ayant jamais touché une pioche ou une charrue, et n'ayant aucune idée de ce qu'est une exploitation agricole. Leurs femmes et leurs filles ne savaient même pas traire les vaches que la société avait mises à leur disposition, et dont le lait devait, en partie, assurer au début leur subsistance. Mes zouaves durent faire l'éducation des unes et des autres, et cet apprentissage donna lieu, maintes fois, à des scènes inénarrables.

Cet essai de colonisation échoua piteusement. La plupart de ces colons improvisés émigrèrent vers les villes de l'intérieur, du jour où fut supprimée l'allocation de 0 fr. 50 par membre de chaque famille qui leur avait été allouée au début. Lorsque je revins vingt ans plus tard à l'oued Taria, alors que, colonel du 2e étranger, je conduisais mon régiment aux manœuvres, il ne restait plus qu'un seul des

premiers colons. Là, comme en beaucoup d'autres points, hélas! l'Espagnol, sobre, laborieux, opiniâtre, avait remplacé le Français, intempérant, désœuvré, inconstant.

Le petit village s'était agrandi et paraissait prospère. Ses maisons blanches s'alignaient des deux côtés de la grand'route ombragée de platanes et d'eucalyptus, et, tout autour, une ceinture de jardins potagers, savamment arrosés par des conduites d'eau branchées sur mon canal de dérivation, lui donnaient l'apparence d'un îlot de verdure surgissant au milieu de l'immense plaine calcinée par le soleil de messidor.

Les quatre mois que j'ai passés là dans l'accomplissement de ma pacifique mission comptent parmi les meilleurs de mon existence. Dégagé de tout souci d'instruction militaire, puisque mes hommes étaient employés aux travaux, mes loisirs étaient consacrés à d'attrayantes parties de chasse dans la région qui avoisine le camp et qui était, à cette époque, prodigieusement giboyeuse.

Je fus bientôt connu de tous les Arabes des environs, et notamment du vieux caïd de Beniane, dont le douar était situé sur l'oued Taria, à trois heures de marche en amont du village. Là, dans un décor superbe, se dressaient les vestiges imposants d'une ville romaine, et la massive silhouette d'un vieux fort byzantin, au pied duquel une vingtaine de tentes rayées de noir, de bistre et de blanc, étaient disposées en cercle sur un mamelon qui dominait la rivière. Une épaisse végétation de lauriers-roses, dont les fleurs en corymbe illuminaient le sombre feuillage de tons aussi vifs que ceux de la reine des fleurs, descendait des berges escarpées jusqu'au fond du lit caillouteux où serpentait un mince filet d'eau claire. Dans ce paysage merveilleux, je me plaisais à évoquer les civilisations disparues dont les ruines écrasaient de leur majesté hautaine les misérables lambeaux d'étoffes en poils de chameau sous lesquels les conquérants du Maghreb abritent depuis douze siècles leur orgueilleux mépris de tout labeur. « Où entre la charrue entre la honte! » a dit Mahomet, et si leurs descendants s'astreignent à cultiver quelques parcelles de ces terres fertiles, jadis le grenier de Rome et de Byzance, ce n'est que contraints par l'impérieuse nécessité de pourvoir à leur subsistance.

Pendant que ses serviteurs renouvelaient sans cesse les minuscules tasses de porcelaine d'où montait l'arome brûlant du moka, le caïd, excellent conteur comme tous les Arabes, se plaisait à me narrer d'interminables histoires de chasse dont lui ou ses fils avaient été les héros. C'est ainsi qu'allongé sur un de ces moelleux tapis du Djebel Amour qui servent de lit, la nuit, et de divan, le jour, j'appris qu'il y avait dans le Djebel Aïchala, contrefort montagneux qui domine de plus de quatre cents mètres la plaine de Taria, un sanglier d'une taille phénoménale, et tellement vieux que son poil était devenu tout blanc.

— « Si tu le rencontres, ô mon fils, garde-toi de tirer sur lui. Ce n'est pas un sanglier comme les autres, car il est invulnérable, et les balles ricochent sur sa peau comme sur une cuirasse d'acier. S'il jouit de ce privilège, c'est parce que son corps est habité par l'âme d'un marabout que le Dieu très-haut a changé en bête immonde, en punition d'un crime abominable. Ce maudit, étant en voyage pendant le Ramadan, n'a pas craint de manger du porc au mépris des rigoureuses prohibitions de notre seigneur Mohammed, et l'expiation ne prendra fin qu'au jour du Jugement.

» Tous ceux, du reste, qui ont osé l'affronter ont payé de leur vie leur criminelle audace, ou sont revenus couverts d'affreuses blessures. Tu le reconnaîtras facilement, d'abord à sa couleur insolite, et ensuite à ce détail, qu'il n'a qu'une seule défense, mais d'une grandeur prodigieuse, et qui sort de sa gueule ainsi que la lame d'un sabre recourbé. L'autre s'est brisée, au temps de ma jeunesse, dans un combat singulier qu'il a livré à une panthère dont nous avons retrouvé le corps éventré d'un bout à l'autre, comme par le couteau d'un boucher.

» Hélas! Je vois dans tes yeux que tu ne me crois pas. Tu es incrédule comme tous les Roumis. Puisse Dieu l'écarter de ton chemin! »

Après avoir protesté pour la forme contre cette supposition trop fondée, je pris congé de mon hôte et je revins en toute hâte à mon bivouac, car j'avais conçu, soudain, le projet de dresser cette nuit même un affût au sanglier marabout.

J'avais remarqué, dans mes récentes excursions, un énorme massif de lentisques et de jujubiers sauvages, situé au débouché d'un grand ravin descendant du Djebel Aïchala, dans la direction du village en construction. Une sorte de bauge, formée au centre de cet amas de verdure par le suintement d'une petite source, devait être, pendant la nuit, le rendez-vous de tous les fauves du pays, car d'innombrables traces de chacals, d'hyènes, de sangliers, se croisaient en tous sens sur la vase humide qu'abritait un inextricable fourré de lianes et de ronces épineuses. Il était, du reste, impossible d'y pénétrer autrement qu'en rampant par une sente étroite épousant les sinuosités du thalweg.

Je dînai à la hâte, et me couchai aussitôt, après avoir donné ordre au factionnaire de garde de me réveiller à une heure du matin, car la lune, à son déclin, ne devait se lever qu'au milieu de la nuit.

Je fis lestement les quelques kilomètres qui me séparaient du hallier où j'espérais avoir la bonne fortune de rencontrer le marabout à quatre pattes. Lorsque j'y parvins, je m'engageai avec précaution dans l'étroit passage qui menait à la source, l'œil aux aguets, le doigt sur la détente de mon fusil.

Quelques frôlements de branches parvinrent seuls à mon oreille; fuite de chacals, sans doute. Mais je n'entendis pas le bruit caractéristique que font les troupeaux de sangliers lorsqu'ils détalent bruyamment en renversant tous les obstacles sur leur passage. Je dépassai la bauge, et je m'arrêtai à quelques mètres de la sortie du côté opposé à celui où j'étais entré, c'est-à-dire du côté de la montagne; puis, je me couchai à plat ventre et j'attendis.

J'étais plongé dans une obscurité presque complète et fort incommodé par les cailloux de l'oued qui me pénétraient dans le ventre; mais j'avais l'avantage de voir nettement la tache lumineuse que formait le débouché du sentier sur la campagne, toute baignée de la clarté de la lune. L'air était extraordinairement calme, et le silence n'était troublé que par les aboiements lointains des chiens arabes montant la garde autour des douars éparpillés dans l'immensité de la plaine. J'entendais seulement les bruissements légers des infiniment petits qui accomplissaient leur œuvre dans les ténèbres, crissement des mandibules des larves du *cossus* gâte-bois sur les troncs des lentisques, frôlement des ailes des phalènes en quête de bourgeons à dévorer, et mille autres sourdes rumeurs où je distinguais, par moments, le craquement des feuilles sèches sous les pas des petits rongeurs nocturnes, le choc sourd des pattes de derrière d'un lapin qui prend son élan pour fuir un danger, ou bien encore, le glissement ouaté d'un reptile se faufilant entre les tiges des jujubiers sauvages. De temps en temps, au travers d'une éclaircie du dôme de verdure qui s'élevait au-dessus de ma tête, je voyais passer et repasser une ombre noire qui rasait la cime des arbustes avec un froufroutement d'ailes soyeuses, et je percevais, à intervalles presque réguliers, le hululement sinistre du grand-duc.

Cependant, la lune commençait à s'incliner sur l'horizon, et je désespérais du succès de mon affût, lorsque je tressaillis brusquement. Une forme noire venait de s'encadrer dans la trouée lumineuse sur laquelle je tenais les yeux braqués depuis plus d'une heure. J'entrevis deux flammes rougeâtres au milieu d'une tête énorme, et une odeur infecte se répandit jusqu'à moi. J'épaulai vivement, et, ajustant entre les deux lueurs phosphorescentes, je fis feu de mon premier coup. Un rauque hurlement répondit à la détonation, et je vis émerger de la fumée la silhouette monstrueuse d'une hyène. Je lâchai mon second à bout portant, et saisissant mon couteau de chasse, une arme terrible que m'avait confectionnée le chef armurier avec une lame de sabre-baïonnette, je me ramassai, prêt à attendre

le choc. Mais je n'eus pas, heureusement, à m'en servir. J'entendis une plainte étouffée, le bruit d'un corps qui s'écroule, puis quelques froissements de branches agitées par des soubresauts convulsifs, et le silence ne fut plus troublé que par les coups sourds de mon cœur qui me semblait battre avec une sonorité inquiétante.

Ce que j'avais de mieux à faire était de rentrer, car, si le marabout rôdait dans les environs, il avait dû s'empresser de regagner la forêt.

Après avoir rechargé mon fusil, je rebroussai chemin, tantôt rampant, tantôt marchant à quatre pattes. Une fois sorti du hallier, je me redressai avec un soupir de satisfaction et je repris le chemin de mon campement.

Au lever du jour, une corvée ramenait sur une civière le corps de ma victime. C'était une hyène de la grande espèce, et cet animal est des plus redoutables, surtout quand il est blessé grièvement. Ma première balle lui avait seulement fracassé une patte, et j'avais eu de la chance de placer la seconde au bon endroit; sans quoi, j'aurais certainement passé un mauvais quart d'heure.

Ce fut, du reste, une leçon pour l'avenir. A partir de ce jour, je ne m'aventurai plus à l'affût qu'après avoir collé sur mon Lefaucheux deux bandes étroites de papier blanc, dont l'une à la base du canon, entre les chiens, l'autre au guidon, de manière à pouvoir prendre facilement la ligne de mire dans l'obscurité.

Le caïd, prévenu de mon aventure, vint me rendre visite dans l'après-midi et m'accompagna sur le théâtre de mon exploit. Là, il mit pied à terre, et, aidé de ses fils, il explora minutieusement la bauge et ses environs; puis, m'appelant soudain, il me montra victorieusement, au milieu des traces laissées récemment par une harde de sangliers, d'énormes foulées qui accusaient le passage d'un solitaire de taille exceptionnelle.

— « Tu vois, mon enfant, il était là cette nuit; mais Dieu n'a pas voulu que tu le rencontres, et c'est lui qui, dans sa miséricorde, a poussé cette immonde Debah sous le coup de ton fusil, afin de te soustraire à la colère du marabout. Par la tête de ton père, renonce à ta folle détermination, ou bien il t'arrivera malheur!

» Je sais maintenant que ta main ne tremble pas et que ta balle connaît le chemin des cœurs. Mais, serais-tu mille fois plus brave et plus adroit, tu le manqueras, même à bout portant et en plein jour, car nulle puissance humaine ne peut prévaloir sur la volonté de Dieu. »

Je dus attendre une dizaine de jours avant de retourner à mon poste d'affût, et j'en profitai pour m'exercer au tir de nuit sur une silhouette de sanglier, façonnée grossièrement par un de mes menuisiers dans le couvercle d'une caisse à biscuits. Enfin, la lune commençant à éclairer suffisamment la campagne, je pris un beau soir le chemin du fourré pour pouvoir m'y installer avant l'obscurité. J'en profitai pour élargir un peu la sente qui le traversait de part en part, en élaguant quelques branches et en coupant quelques ronces. Je pris ensuite position, comme la dernière fois, à quelques mètres en arrière de son débouché du côté de la montagne.

Je n'étais pas installé depuis dix minutes que je perçus un fracas de branches rompues dans le talus boisé qui descendait de la montagne, puis le bruit d'un galop pesant dans la clairière. Je mis en joue lentement, et j'attendis quelques secondes, les yeux rivés sur l'étroite ouverture d'où rayonnait une clarté bleuâtre.

Mon cœur battait furieusement dans ma poitrine, mais j'étais maître de mes nerfs, et j'alignai froidement les deux bandes de papier blanc collées sur le canon de mon fusil. Soudain, un corps gigantesque apparut à l'entrée du sentier, et je fus brusquement plongé dans une obscurité presque complète. J'entendis en même temps un grognement formidable, et je lâchai mes deux coups de fusil dans la direction de la masse obscure qui arrivait sur moi avec la rapidité de la foudre, puis je poussai un hurlement de douleur.

Le marabout, car c'était bien lui, cette fois, venait de me passer sur le corps, m'écrasant de ses pieds fourchus, et labourant mon dos d'un formidable coup de son groin; puis il traversa la bauge comme une trombe et continua sa course furibonde au travers de la plaine.

Si je n'avais pas été tué sur le coup, je le devais certainement à la courbure exagérée de son unique défense, et à la position horizontale dans laquelle j'étais placé. En me frottant le dos et les reins qui me faisaient atrocement souffrir, je m'aperçus que ma veste de chasse était fendue du haut en bas, sans doute par un des crocs de la mâchoire supérieure qui avait entamé le velours, et éraflé ma peau sur une longueur de trente à quarante centimètres.

Je sortis en toute hâte du hallier, car je ne me souciais pas de recevoir un retour offensif en pareille posture; puis, après avoir glissé deux cartouches dans mon fusil, je rentrai, clopin-clopant, à mon bivouac.

Une fois dans ma tente, je réveillai mon ordonnance, et j'examinai les dégâts. En somme, j'avais eu de la chance; j'en étais quitte pour quatre belles meurtrissures, deux dans les reins, deux sur la face postérieure des cuisses, et une longue écorchure qui partait de l'épaule et qui descendait jusqu'à la région lombaire.

Le lendemain matin, en me levant, je me sentis tellement courbaturé que je renonçai à aller explorer le théâtre de la lutte. J'étais persuadé, cependant, que le monstre avait du plomb dans le corps, et j'envoyai un de mes zouaves, braconnier de profession, faire une reconnaissance minutieuse du fourré et de ses abords.

De longues taches de sang maculaient les pierres du sentier, et s'espaçaient ensuite, à intervalles réguliers, jusque dans un champ d'orge, que le marabout, dans sa fureur, avait bouleversé de fond en comble. La piste se perdait enfin dans une ravine, au milieu des lauriers-roses.

Je me gardai bien de raconter mon aventure au caïd, mais il dut probablement en être informé par quelqu'un de ses administrés venus à mon campement pour vendre des œufs, car un de ses fils, en m'apportant, la semaine suivante, un panier de figues de son jardin, me demanda, en riant, à voir la déchirure de mon veston de chasse; après quoi, hochant gravement la tête:

— « Tu n'as pas voulu croire mon père, sidi lieutenant. Sans doute, as-tu dû le traiter de vieillard insensé et de prophète de malheur? Eh bien! Dieu vient de te donner un dernier avertissement; prends garde de lasser sa miséricorde, car celui qui joue avec le feu est sûr de se brûler les doigts, et celui qui joue avec la mort est sûr de gagner l'éternité. »

C'est un des défauts ou une des qualités de ma nature, comme on le voudra, de poursuivre avec une inlassable ténacité les résolutions que j'ai prises, et dès que ma courbature eut disparu je me remis en campagne.

Instruit par l'expérience, et convaincu du danger d'un corps-à-corps avec mon redoutable adversaire, je voulus, cette fois, mettre les atouts de mon côté. Après une reconnaissance minutieuse du terrain, je choisis pour mon poste d'affût une étroite clairière située dans l'intérieur du Djebel Aïchala, à la rencontre des trois ravins qui descendaient de la forêt de chênes dont les frondaisons couvrent les sommets de ce massif escarpé.

D'énormes blocs de rochers éboulés se dressaient au milieu de ce paysage farouche, et l'un d'eux, dont la partie supérieure formait une plate-forme presque horizontale, était tout indiqué pour me servir d'abri et de poste d'observation, en ce point de passage obligé des hôtes de la montagne.

Je pouvais encore compter sur huit jours de clarté lunaire, et je m'installai le soir même d'une manière plus confortable que sur les cailloux du hallier. J'avais emporté une couverture de campement, et, après l'avoir pliée en deux, je m'allongeai sur l'étroite plate-forme dont je ne sentais pas ainsi les aspérités. La nuit était tiède; des bouffées de chaleur montaient du sol embrasé tout le jour par l'ardent soleil de cette fin d'août. Le firmament étincelait au-dessus de ma tête d'une pous-

sière d'étoiles dont les feux scintillants jetaient une faible clarté sur les masses confuses des thuyas, des genévriers et des lentisques qui s'étageaient sur les premiers plans, tandis que les crêtes lointaines se dentelaient des silhouettes obscures des chênes-lièges et des pins d'Alep. J'avais encore deux longues heures à attendre le lever de la lune, et j'en profitai pour dormir quelques instants; mais, à un certain moment, je fus réveillé en sursaut par un vacarme épouvantable. Toute une bande de marcassins passait autour de moi, et s'engouffrait dans la vallée avec de sourds grognements que dominaient par instants des cris aigus. J'eus à peine le temps d'entrevoir quelques formes grisâtres et le silence régna de nouveau dans le grand cirque empli d'ombre et de mystère.

Cependant une faible lueur montait à l'orient. La crête devenait peu à peu plus distincte, et, pendant que les versants inclinés vers le couchant étaient plongés dans une obscurité profonde, les autres commençaient à accuser les formes imprécises des arbres. Lentement, très lentement, cette lueur grandit, la face pâle et écornée de la lune se montra curieuse entre deux arbres, et, soudain, un jet de lumière blonde inonda le paysage fantastique au fond duquel j'étais blotti, accrochant des aigrettes phosphorescentes aux aiguilles des pins et argentant les contours du feuillage tourmenté des chênes. En même temps la clairière, entourée de blocs aux grands pans d'ombre et de clarté, apparaissait à mes yeux ravis comme un prestigieux décor d'opéra.

L'oreille attentive aux mille rumeurs imprécises de la forêt, je maintenais mes yeux obstinément fixés sur le débouché du ravin de droite, où je venais d'entendre un bruit de branche cassée.

A force de regarder fixement dans cette direction, je fus atteint bientôt de cette fatigue du regard bien connue de tous les chasseurs à l'affût. De petites stries lumineuses traversèrent d'abord ma rétine, puis je vis papilloter les taches blanches des fleurs que j'avais prises comme points de repère dans l'obscurité, et, à un certain moment, ma vue devint si trouble que je dus fermer un instant les paupières. Quand je les rouvris, le sanglier marabout se dressait formidable au milieu de la clairière. Devinant, sans doute, la présence d'un ennemi, il dressait son groin monstrueux et aspirait l'air avec force, puis reniflait bruyamment. Aussi solide sur ses pattes arc-boutées qu'un des blocs de pierre voisins, il m'apparut aux rayons de la lune comme une statue de marbre blanc, légèrement teinté de gris, et son ombre colossale faisait encore ressortir sa taille prodigieuse.

J'épaulai d'un geste lent pour ne pas l'effaroucher, et, visant avec soin au défaut de l'épaule, je pressai la détente.

Plaff! Un coup sec. La cartouche venait de rater!

J'entendis une sorte de cri de défi, et, prompt comme l'éclair, le marabout disparut derrière un bloc voisin, au moment où je lui envoyais mon second coup par le travers; puis, je l'entendis remonter les pentes boisées de la montagne, grognant, grondant, soufflant, brisant les jeunes troncs des genévriers et des thuyas comme des fétus de paille et gravissant la côte à une allure qui ne me laissait aucun doute sur l'inefficacité de mon coup de fusil.

Le mieux était de rentrer. Je repris le chemin du bivouac, non sans maugréer contre l'espèce de fatalité qui s'acharnait après moi. J'avais besoin, certes, de faire appel à ma raison, car je finissais par me demander s'il n'y avait pas réellement quelque intervention surnaturelle dans ce concours de circonstances qui aboutissait, chaque fois, à un échec humiliant pour mon amour-propre de chasseur et surtout de Roumi. C'est pour le coup que le caïd allait se « payer ma tête » lorsqu'il saurait les détails de cette nouvelle rencontre! Il s'en fit, hélas! un malin plaisir, lorsque je lui narrais, à quelques jours de là, mon aventure.

— « C'est le troisième avertissement que Dieu te donne, mon enfant. Seras-tu persuadé cette fois de l'invulnérabilité du marabout? Quelle matière à réflexion! Tu es excellent tireur, tu voyais ton ennemi presque aussi nettement qu'en plein

jour, tu possédais tout ton sang-froid puisque tu te sentais à l'abri de sa colère; sa mort était donc certaine, et, juste au moment de tirer, ta cartouche rate! Que te faut-il de plus pour te convaincre, ô incrédule? Fils d'incrédules! Rien ne peut donc te dessiller les yeux! »

Je m'obstinai, cependant, dans ma résolution, et, jusqu'à la fin du dernier quartier de la lune, je passai vainement toutes les nuits à guetter du haut de mon observatoire le sanglier marabout. La clarté diminuait de plus en plus, en durée et en force, de telle sorte que je passais la plus grande partie de mon temps à somnoler, enroulé dans ma couverture, en attendant que son croissant aminci, surgissant au-dessus de la crête du Djebel Aïchala, dissipât les ténèbres dans lesquelles j'étais plongé jusque-là. Je rentrai régulièrement bredouille, excepté le dernier jour de ma campagne, où, furieux d'avoir tant peiné pour un si piètre résultat, je me vengeai sur la race de mon ennemi en abattant deux marcassins au milieu d'une harde qui traversait la clairière.

A la fin de septembre, les travaux de construction étant achevés, je fus distrait de mes préoccupations cynégétiques par l'arrivée des Alsaciens-Lorrains, et je renonçai enfin à poursuivre mon insaisissable adversaire.

De temps en temps, seulement, car j'étais très occupé par l'installation des nouveaux colons, je partais en excursion avec mon ordonnance, dont le concours m'était indispensable pour m'alléger du poids des cartouches, et rapporter au village les lièvres, les lapins et les perdreaux dont je faisais chaque fois une hécatombe, car le gibier pullulait à cette époque. Au retour, je les distribuais à ces pauvres gens qui n'avaient jamais été à pareille fête et s'en régalaient joyeusement. Or, un jour que j'avais remonté la vallée de l'oued Taria et que je chassais sur les pentes nord du Djebel Aïchala, je rencontrai tant de compagnies de perdreaux que ma provision de cartouches fut bientôt épuisée. Il était près de midi, et la faim commençait à tirailler mon estomac. Je pris alors la résolution de pousser jusqu'à la petite source d'Aïn Chouilou pour y déjeuner et faire une courte sieste avant de regagner mon bivouac.

Déjà j'apercevais le groupe d'oliviers séculaires qui en ombrage les abords et la ligne sinueuse des lauriers-roses émergeant du fond du ruisseau encaissé par où s'écoule son eau limpide, lorsque, soudain, je m'arrêtai pétrifié.

De l'autre côté du petit oued, dans un champ de bechna qui pénétrait au milieu d'une épaisse végétation de lentisques, de genévriers et de myrtes, à quelques mètres, à peine, de la lisière du taillis, je venais d'apercevoir le sanglier marabout. Son dos blanchâtre, que j'avais pris tout d'abord pour un bloc de rochers, émergeait des jeunes pousses du millet. De son groin puissant, il fouillait et retournait la terre en tous sens comme l'eût fait un soc de charrue.

J'étais, fort heureusement, sous le vent du monstre, et cette circonstance l'empêchait évidemment de flairer mon approche. Suivi de mon ordonnance, je descendis avec mille précautions jusqu'au fond de la vallée et, lorsque je fus caché à sa vue par les lauriers-roses, je retirai hâtivement les cartouches à plomb qui garnissaient la culasse de mon fusil, et je les remplaçai par deux cartouches à balle que je portais toujours dans la poche de mon veston par mesure de prudence; puis, après avoir recommandé formellement à mon compagnon de ne quitter sous aucun prétexte l'emplacement qu'il occupait, je me mis en devoir de passer sur l'autre rive. Le lit du ruisseau était fortement encaissé, mais je réussis à le franchir d'un bond, sans bruit, et je me mis à ramper vers le champ de bechna dont je n'étais séparé que par une étroite bande de terrain couvert de palmiers nains.

De temps en temps, je levai prudemment la tête et je constatai, avec une joie indicible, que mon ennemi ne m'avait pas encore éventé. Quelques pas de plus et j'allais me trouver à bonne portée du monstre qui s'offrait à moi de trois quarts, de telle sorte que j'avais la certitude de lui placer ma balle au défaut de l'épaule. J'abaissais déjà le canon de mon fusil dans sa direction, lorsque j'entendis, en

même temps, le bruit sourd d'un corps qui s'effondrait dans l'oued, et le fracas d'une masse pesante qui pénétrait dans le maquis.

J'eus tout juste le temps de voir un petit bout de queue qui frétillait de colère, et d'envoyer au jugé dans cette direction les deux balles de mon Lefaucheux.

En me retournant, j'aperçus mon animal d'ordonnance qui accourait vers moi trempé comme un barbet, et j'étais tellement exaspéré que je l'aurais battu si je n'avais pas été désarmé par son air contrit et effaré.

Poussé par le démon de la curiosité, il avait tenté à son tour de sauter le ruisseau, mais, moins leste, avait culbuté sur le talus opposé, puis était retombé au beau milieu de la nappe liquide, heureusement peu profonde à cet endroit.

Ce fut ma dernière rencontre avec mon fantastique adversaire. Je finis par le prendre en grippe, et je renonçai, après cette aventure, à démolir la légende du marabout, mais ce ne fut pas sans avoir dévoré l'humiliation du persiflage ironique du caïd. Il avait la partie belle, et, par la suite, toutes les fois que je le rencontrai, je dus subir d'interminables sermons sur la toute-puissance d'Allah et le coupable scepticisme des infidèles.

C'est ainsi que je cessai de fréquenter ces parages, et que j'en vins à nouer des relations avec mes camarades de la smala de l'Ouizert, située sur l'oued Taria, du côté opposé à Beniane, et à peu près à la même distance, mais en aval du village.



Visant avec soin au défaut de l'épaule, je pressai la détente.

LA PANTHÈRE DU DJEBEL ABD EL KERIM



Un après-midi, aux heures de la sieste, je fumais tranquillement ma pipe de Mostaganem, nonchalamment étendu dans mon fauteuil pliant de toile. De l'énorme fourneau tout incrusté d'élégantes arabesques en filigranes de laiton, aussi brillantes que l'or, s'échappaient des nuages odoriférants qui montaient lentement dans l'air calme du soir.

Je suivais d'un œil distrait les capricieux méandres de la fumée aux reflets bleuâtres dont les ondes diaphanes roulaient lentement sur elles-mêmes, puis se développaient avec des courbes molles ainsi que les plis d'une gaze impondérable. Les fines volutes s'enchevêtraient d'abord flexueuses, puis, chacune d'elles devenait le centre d'un petit tourbillon de vapeur opaline qui se rapprochait insensiblement des tourbillons voisins, ondulait autour d'eux, se tordait ensuite en spirale, et finissait par se fondre en une vapeur impalpable qui se perdait dans l'azur profond du ciel.

Je fus brusquement tiré de ma rêverie par le bruit des pas d'un cheval, et j'aperçus Kaddour ould M'barek, l'ordonnance du capitaine commandant, qui se dirigeait vers moi. Il mit pied à terre à quelques pas de ma tente, fit passer la bride par-dessus la tête de sa monture, et en laissa retomber l'extrémité sur le sol, système d'attache par persuasion qui vaut bien le nôtre; puis, fouillant dans sa djebira de cuir ouvragé, il en sortit une lettre à mon adresse.

« Mon cher camarade, m'écrivait mon excellent voisin, nous faisons les préparatifs d'une grande chasse à la panthère qui aura lieu après-demain, avec le concours des goums des Beni Meriem et des Djafra. Voulez-vous être des nôtres? Si oui, remettez un mot à Kaddour, et venez dîner et coucher demain soir à la smala, car nous partirons mercredi à la pointe du jour. »

Il va sans dire que j'acceptai cette proposition avec enthousiasme. A l'heure dite, j'étais au rendez-vous, ayant pour tout bagage mon fusil, ma cartouchière et une paire d'éperons à la chevalière que m'avait prêtée le garde du génie venu de Mascara pour inspecter les travaux.

De bottes, point, de houseaux encore moins, l'infanterie n'ayant pas encore adopté cet accessoire. Je comptais ficeler le bas de mon ample pantalon d'officier de zouaves ainsi que nos ancêtres, les cavaliers gaulois, faisaient de leurs brayes.

Pendant le dîner, je m'enquis des motifs de cette mobilisation de tous les fusils de la région, et je sus que le capitaine était sollicité depuis longtemps de prêter le concours de l'escadron pour en finir avec une panthère extrêmement dangereuse qui terrorisait tout le territoire compris dans le triangle formé par l'oued Melrir, l'oued Saïda et les monts des Djafra. Ses méfaits étaient innombrables, et la dîme qu'elle prélevait sur les troupeaux des tribus voisines devenait tellement lourde que, d'un commun accord, les caïds avaient résolu de faire une gigantesque battue pour débarrasser le pays de ce redoutable carnassier.

Les gens qui n'ont vu de fauves que dans les cages des jardins zoologiques ou dans les voitures blindées des ménageries ambulantes ne peuvent se faire une idée des véritables proportions de ces rois de la montagne, de la jungle ou de la brousse.

(*A suivre.*)



Je lui envoyai mon coup de fusil par le travers.

Lions, tigres et panthères, nés dans la servitude ou capturés en bas âge, végètent fatalement dans l'étroite prison où les a parqués le caprice ou la cupidité de l'homme. Ces bêtes puissantes ont besoin d'espace et d'indépendance pour assurer le libre jeu de leurs muscles et atteindre leur complet développement. Pour ma part, je n'ai jamais contemplé sans un sentiment de profonde commisération ces représentants dégénérés des grands félins, monarques redoutés des vastes solitudes.

Ce préambule m'a semblé nécessaire pour donner au lecteur une idée juste des dangers que nous allions courir en attaquant la panthère du Djebel Abd el Kerim, ainsi dénommée parce qu'elle paraissait avoir établi son repaire dans les anfractuosités de cette montagne abrupte.

Au sud, c'est une immense région boisée, prolongement de la grande forêt de Daya, mais à l'est et à l'ouest s'étendent les riches vallées de l'oued Melrir et de l'oued Saïda, habitées par des tribus nombreuses et parcourues par d'innombrables troupeaux qui leur assurent largement leur subsistance. Le caïd de l'oued Hounet, sur le territoire duquel la panthère avait commis son dernier exploit, était venu, dans l'après-midi, se concerter avec le commandant de la smala au sujet de la battue du lendemain. Il avait été décidé que l'escadron serait rendu, au lever du soleil, à l'entrée du col qui sépare le Djebel Granine du Djebel Mergueb el Ougab, à environ une heure de marche de l'Ouizert, dans le sud-ouest. Nous devions y rencontrer les goums des tribus voisines, et quelques centaines de gens de pied,

hommes, femmes et enfants, armés de tamtams et de vieux chaudrons dans le but d'effrayer le fauve et de faciliter la manœuvre des rabatteurs.

Des traces fraîches avaient été relevées le matin même, non loin de la petite source d'Aïn bou Meneb, à deux kilomètres en contre-bas du col, sur le versant de l'oued Berbour. Des bergers avaient découvert en ce point les reliefs de son repas nocturne : quelques os et les lambeaux sanguinolents d'une toison de mouton.

La soirée se passa à étudier les meilleures dispositions à prendre pour utiliser nos auxiliaires indigènes et « éviter la casse » dans la mesure du possible, car il ne faut pas oublier qu'une chasse à cheval du lion ou de la panthère est toujours plus périlleuse que la chasse à l'affût, ainsi que nous en fîmes malheureusement l'expérience. La palabre terminée, chacun alla prendre quelques heures de repos.

A l'aube naissante, l'escadron s'ébranla en colonne de route et prit le sentier qui, par le marabout de Sidi Mouley, conduit au pied du Djebel Mergueb el Ougab. La journée s'annonçait radieuse. Le ciel était d'une limpidité de cristal, et pas un souffle ne venait agiter les légers panaches des touffes de diss qui bordaient l'étroit chemin.

Peu après avoir dépassé la petite koubba, dont le dôme blanchi à la chaux découpait sa silhouette lumineuse sur la masse sombre des montagnes, nous entrions dans la forêt, et la marche devenait plus pénible.

La piste étroite que nous suivions, dans ce pays accidenté, serpentait autour d'épais massifs de lentisques, de thuyas et de myrtes odoriférants. Le chant monotone et nasillard du goumier qui nous servait de guide scandait, avec de gutturales aspirations, les interminables couplets d'une ballade amoureuse, et berçait le pas de nos montures qui cheminaient allégrement parmi les roches et les souches dont le sentier était hérissé. Les crêtes du Djebel Aïchala et du Djebel Kouk s'illuminaient, sur notre gauche, de toute la gamme des lilas et des roses, tandis que les profondes vallées de l'oued Taria et de l'oued Saïda restaient plongées dans une ombre violette, où flottaient de minces vapeurs, légers écheveaux de soie blanche, tendus entre les pics opposés de leurs versants abrupts. Tout à coup, un long jet de flamme illumina le ciel et la terre, et le soleil apparut éblouissant au-dessus des montagnes lointaines, inondant de ses rayons le petit plateau sur lequel nous débouchions au même instant. Il était encombré d'une foule hétéroclite de cavaliers en burnous blancs et noirs, de fantassins en gandouras relevées à la taille par une ceinture, de vieilles femmes en haïks sordides et de gamins en haillons. Une centaine de ces kelbs arabes, à la maigre échine couverte de poils fauves, qui tiennent à la fois du loup et du chacal, rôdaient autour des groupes et s'empressèrent, à notre vue, de venir aboyer, avec fureur, dans les jambes de nos chevaux.

Les caïds se portèrent aussitôt à notre rencontre, et, après une sorte de conseil de guerre dans lequel on arrêta d'un commun accord l'ordre de marche, toute cette troupe disparate s'ouvrit en éventail dans la direction d'Aïn bou Mened.

La première ligne de notre ordre de bataille était formée par une centaine de piétons armés de fusils et déployés en tirailleurs à une dizaine de mètres les uns des autres. Devant eux, à une très petite distance, les kelbs allaient et venaient, le nez au vent et la queue en trompette, flairant tout le maquis avec prudence. Les femmes et les enfants étaient dispersés en arrière de cette ligne de traqueurs, se tenant à distance respectueuse. Le vacarme était épouvantable ; tout le monde tapait à tour de bras sur les chaudrons avec des matraques, secouait frénétiquement de vieux bidons où quelques cailloux faisaient office de grelots et poussait des cris aigus entremêlés de : Ah ! ah ! hou ! prolongés. La deuxième ligne était formée par les cavaliers, spahis au centre, goumiers aux ailes, tous prêts à s'élancer dans la direction que prendrait le fauve au déboucher.

Je marchais à droite de l'escadron ayant à mon côté le vieux Si Mohammed ben Abdallah, le caïd des Djafra ben Djafeur, grand chasseur devant l'Eternel.

Dans sa face d'oiseau de proie, sillonnée de rides profondes, on ne voyait tout d'abord que deux yeux extrêmement perçants et un grand nez busqué comme le bec d'un aigle, indices certains des deux caractéristiques de sa race, la ruse et l'énergie. Malgré son grand âge, il montait encore vigoureusement à cheval et passait pour un des meilleurs fusils de sa tribu. Il avait tué, jadis, plusieurs lions, à l'époque déjà lointaine où il y avait encore des seigneurs à la grosse tête dans le pays, et de nombreuses panthères dont une, entre autres, lui avait presque dévoré le bras gauche dans une lutte corps à corps où il avait achevé le monstre à coups de couteau.

Sans doute, le capitaine commandant l'escadron l'avait-il chargé de veiller sur ma personne, car il ne cessait, chemin faisant, de me prodiguer les conseils de sa vieille expérience.

L'œil aux aguets, le fusil en travers de la selle, nous descendions sur une longue croupe couverte d'énormes buissons de lentisques, et nous suivions le dédale des mille petits sentiers naturels qui circulent autour de ces sortes d'îlots de verdure dont les crêtes dépassent souvent la tête d'un homme à cheval et que nous frôlions au passage avec les hanches de nos chevaux.

— « Ne cherche pas à discerner la panthère à travers les branches, ô mon fils, car si le hasard voulait qu'elle fût blottie dans un de ces massifs, et que ton œil rencontrât son regard, tu serais un homme mort avant d'avoir eu le temps de mettre en joue. Bien au contraire, si Dieu veut que tu l'aperçoives, fais semblant de ne pas la voir. Jette ostensiblement les yeux d'un autre côté; elle pensera que tu ne l'as pas découverte et restera tapie sans te faire de mal.

» L'important est de ne pas perdre de vue les chiens qui marchent devant nous. S'ils rebroussent chemin, le poil hérissé et la queue entre les jambes, c'est que la panthère est proche. Regarde alors devant toi, dans les coulées qui séparent les lentisques, et tire, comme tu ferais d'un lièvre, lorsqu'elle passera d'un buisson à l'autre. »

Il venait à peine de me donner ce sage conseil, que les kelbs refluèrent soudain en désordre. Un cri perçant éclata devant nous, suivi presque immédiatement d'une détonation. Je poussai vivement mon cheval dans la direction, et j'aperçus, au milieu d'une petite clairière, une vieille femme qui poussait des gémissements plaintifs. A côté d'elle un piéton des Beni Meriem rechargeait son long moukhala.

Elle avait, heureusement, plus de peur que de mal. La panthère lui avait allongé, au passage, une tape formidable qui l'avait envoyée rouler dans un buisson, tandis que le traqueur le plus voisin envoyait à l'adresse du fauve un coup de fusil sans résultat. La poursuite reprit aussitôt, mais je m'aperçus que les rabatteurs ne marchaient plus maintenant qu'avec une extrême prudence. Nous étions littéralement sur leurs talons, et les chiens se terraient dans les jambes de nos chevaux qui donnaient visiblement des signes d'inquiétude. Tout à coup, le bai brun que je montais se mit à souffler bruyamment et j'entendis derrière moi le vieux caïd qui murmurait à voix basse:

— Prends garde! Cette fille de prostituée n'est pas loin!

Il n'avait pas fini de parler que mon cheval s'arrêta brusquement sur les jarrets. Un corps monstrueux passa comme un bolide à cinquante centimètres au-dessus du buisson devant lequel j'étais immobilisé; mais, plus prompt que la foudre, je lui envoyai mon coup de fusil par le travers. J'entendis un rugissement de douleur, et, presque en même temps, un hennissement plaintif et le bruit d'une masse pesante qui s'effondrait de l'autre côté de l'obstacle.

Le spahi qui marchait à ma gauche, et se trouvait à ce moment un peu en avant de moi, venait de disparaître. En m'approchant, je vis qu'il gisait sous sa monture écroulée. Déjà Si Mohammed avait mis pied à terre et essayait de le dégager, mais il se releva presque aussitôt, et, se tournant vers moi, d'un air grave:

— Morto! me dit-il.

Puis, avec ce fatalisme qui est à la fois la grande force et la grande faiblesse de l'islam, il montra le ciel, et laissa tomber de ses lèvres ce mot en qui se résument toutes les résignations de sa race croyante :

— Mektoub ! C'était écrit !

Le capitaine, prévenu de l'accident, était arrivé à toute allure. Son premier soin fut de mettre un peu d'ordre dans le groupe confus qui s'agitait autour de la victime. Spahis, goumiers, traqueurs, femmes et enfants, parlaient tous à la fois et commentaient bruyamment l'événement. On commença par dégager le cheval qui était presque encastré entre deux troncs de lentisques et qui essayait, vainement, de se dépêtrer. On s'aperçut alors qu'il ne portait d'autre blessure qu'une longue estafilade sur le côté droit de la croupe, mais son malheureux cavalier gisait dans une mare de sang. Il nous fut alors possible de reconstituer le drame : la panthère était retombée sur le cheval en arrière de la selle et, d'un seul coup de gueule, avait broyé la nuque du spahi, puis, d'un bond, elle avait franchi un groupe de genévriers, et s'était enfuie dans la brousse, où les chiens, qui venaient de se reporter en avant, donnaient maintenant de la voix avec fureur.

Pendant que nous échangions nos réflexions, le caïd explorait minutieusement le terrain aux abords de cette scène de carnage. Je l'entendis tout à coup pousser une exclamation joyeuse :

— Rahi Medjrouh'a ! Elle est blessée !

Et, nous faisant signe d'approcher, il nous montra de larges taches de sang qui se perdaient un peu plus loin dans le fourré.

La poursuite reprit aussitôt dans la direction des aboiements des kelbs, et nous mena bientôt à la berge de l'oued Berbour. La rivière, presque à sec dans cette saison, déroulait sous nos yeux son lit de cailloux d'un blanc éblouissant sur lequel une longue traînée de taches rutilantes, allant d'un bord à l'autre, accusait le récent passage du fauve.

La rivière franchie, nous fûmes obligés de nous diviser en petits groupes, vu l'impossibilité où nous étions de nous déployer en tirailleurs dans un pays aussi fourré. Nous nous trouvions, maintenant, dans une véritable forêt ; le sous-bois était envahi par une végétation puissante qui ne laissait qu'un petit nombre de couloirs praticables à nos chevaux. Nous marchions lentement au travers de halliers impénétrables où les vignes sauvages et les ronces s'entremêlaient dans un réseau inextricable. Tout à coup, les aboiements cessèrent. Un silence profond régnait maintenant sous le dôme de verdure et, brusquement, nous entendîmes un cri suivi d'une pétarade de coups de fusil sur notre droite. Il ne fallait pas songer à nous porter de ce côté ; ce n'est qu'en débouchant, après un quart d'heure de marche, dans la clairière qui s'étend autour des deux petites sources d'Aïn M'chicha et d'Aïn Tesguedilt, que nous fûmes renseignés.

La panthère avait encore fait une victime. Blottie dans un fourré où sa présence venait d'être signalée par les hurlements plaintifs des chiens, elle s'était ruée sur un piéton imprudent qui s'était avancé pour jeter une pierre au milieu de la verdure, et, d'un seul coup de griffe, lui avait presque arraché le bras de l'épaule. Tout le monde avait tiré à la fois, mais trop hâtivement, sans doute, car les traces du fauve continuaient de l'autre côté de la forêt, et rien n'indiquait qu'il fût à bout de forces. Ses traces se perdaient, en effet, à l'autre extrémité de la clairière, dans le bois de genévriers qui est au delà de la petite koubba de Sidi Mohammed ben Yamina.

Le malheureux rabatteur venait d'expirer. L'artère humérale avait été sectionnée par la griffe et tout son sang avait coulé par cette horrible blessure. Le bras était presque désarticulé, et les chairs, arrachées de l'épaule, laissaient apparaître les os mis à nu sur une étendue de deux travers de main.

Le capitaine et les deux caïds étaient consternés, et, après avoir tenu conseil, il fut décidé qu'on attendrait au lendemain pour recommencer la poursuite.

On se résigna, en conséquence, à bivouaquer entre la source d'Aïn Tesguedilt et le marabout de Sidi Mohammed ben Yamina, autour de quelques oliviers sauvages dont l'ombre nous abritait du soleil encore ardent dans cette saison.

Les morts furent empaquetés et ficelés dans leurs burnous. On les attacha ensuite sur le dos d'un cheval pour être ramenés, celui du spahi à la smala où la fatale nouvelle avait déjà dû parvenir, celui du rabatteur à son douar, voisin de l'oued Saïda; et le convoi funèbre, escorté de quelques cavaliers, reprit le chemin de la plaine.

Le caïd des Beni Meriem s'était chargé de faire venir, pour la nuit, une grande tente, afin d'abriter les officiers, ainsi que les principaux chefs. Il avait aussi donné l'ordre d'apporter la diffa; mais, comme elle ne pouvait nous arriver qu'assez tard, il avait eu l'heureuse idée d'envoyer deux de ses serviteurs chercher en toute hâte des kessera et du café à son campement de Haci Sidi Salah, distant d'une quinzaine de kilomètres, de sorte que, vers midi, nous pûmes nous restaurer convenablement.

La soirée fut employée à relever prudemment les traces de la panthère. Un petit groupe de piétons des Djafra ben Djafeur, accompagné des deux lévriers du caïd et de quelques vulgaires kelbs, se mit en quête dès que les préparatifs du bivouac eurent été terminés. Il rapporta, vers quatre heures, des renseignements suffisamment précis pour orienter notre poursuite du lendemain. La redoutable fugitive avait remonté le ravin dans la direction du Djebel Abd el Kerim, dont les escarpements boisés passaient pour abriter son repaire. Mais épuisée, sans doute, par la perte de son sang, elle s'était arrêtée à une demi-heure de notre campement, dans un fourré presque impénétrable. Instruits par l'expérience du matin, les indigènes s'étaient bien gardés d'essayer de l'en faire sortir.

Peu après le retour des émissaires arrivait une petite caravane de mulets et d'ânes sur lesquels étaient pittoresquement juchés les ustensiles de cuisine et les victuailles. Elle apportait aussi la guitoune, ou tente de parade du caïd des Beni Meriem, ainsi que les tapis du Djebel Amour qui devaient nous servir de lits et de couvertures pendant la nuit. Un grand feu avait été allumé auprès de la source, et, après avoir enlevé soigneusement tous les fumerons, jusqu'à ce qu'il ne restât plus qu'un lit de braises incandescentes, les serviteurs se mirent en devoir de rôtir les moutons de diffa.

Tous ceux qui ont reçu l'hospitalité arabe connaissent le mechouï, ce mets savoureux, dont les viandes braisées de nos restaurants ne peuvent donner qu'une idée bien imparfaite. Brillat-Savarin a écrit qu'on devenait cuisinier, mais qu'on naissait rôtisseur; eh bien, tous les indigènes sont passés maîtres dans l'exercice de cette profession. Il faut voir avec quelle dextérité ils procèdent à la cuisson de cette énorme pièce, à laquelle ils impriment un mouvement de rotation sur deux fourches en bois, plantées dans le sol de chaque côté du brasier; avec quelle sollicitude ils l'imprègnent constamment de beurre à l'aide d'un tampon de linge ajusté au bout d'un bâton, afin que la peau, soustraite à la morsure du feu, acquière cette belle couleur dorée qui en rend l'aspect si agréable, ainsi que cette fermeté croustillante qui en fait un régal digne des dieux.

Pendant ce temps, quelques matrones, transformées de Dianes chasseresses en cordons bleus, préparaient les tadjines, sortes de ragoûts épicés, la chorba, soupe indigène, et surveillaient la cuisson du plat national, le couscous, ou plus exactement le T'aam, car, avec notre manie de changer les dénominations, nous avons donné à cette semoule appétissante le nom de l'ustensile en palmier nain tressé qui sert à le faire cuire à l'étuvée.

Le soleil allait se coucher lorsque nous prîmes place à l'intérieur de la guitoune, et le service commença sans tarder.

Des serviteurs placèrent devant nous des corbeilles contenant la kessera, sorte de galette cuite sous la cendre; puis, ce fut le tour du mechoui, qu'un grand

nègre apporta solennellement, empalé sur une longue perche, et tout luisant de beurre fumant. Il le plaça au-dessus d'un immense plat de bois, et, après avoir posé la broche verticalement, donna de son pied nu un coup de talon sur le derrière du mouton qui glissa aussitôt dans le vaste récipient.

Le caïd fit alors toute une série d'entailles sur le corps de l'animal avec un petit couteau tranchant comme un rasoir, et, arrachant avec ses doigts de longs rubans de peau dorée, il les offrit successivement au capitaine et aux autres convives. Introduisant ensuite ses mains dans les flancs entr'ouverts, il en retira les rognons qu'il présenta aux invités de marque.

Entre temps, il avait déposé sur le tapis des setlas pleines d'eau fraîche, de lait doux et de lebène, ou lait aigri, dont raffolent les Arabes. Après le rôti, ce fut l'interminable défilé de ces tadjines au mouton, au poulet, aux œufs, aux légumes, qui baignent dans une sauce orange saturée de piments verts et de poivre rouge, et enfin la chorba, dont la saveur épicée eût été capable de réveiller un mort.

En dernier lieu, on apporta le couscous dans d'énormes coupes taillées d'un seul morceau, avec leur pied, dans un tronc d'olivier sauvage. Nos voisins indigènes firent immédiatement un trou devant eux, et, après y avoir versé à leur fantaisie du lait ou du bouillon, se mirent en devoir de puiser dans la masse granuleuse. Ils en retirèrent une certaine quantité qu'ils roulèrent en boulettes et projetèrent d'un seul coup dans leur bouche, avec le pouce, ainsi que font chez nous les enfants, quand ils lancent une bille, tandis que, moins confiants dans nos talents, nous nous contentions de nous escrimer avec de grandes cuillers de bois.

Le repas terminé, le khalifa de notre amphitryon fit le tour de l'assistance et nous présenta successivement une aiguière d'argent. Il versa lentement de l'eau aromatisée sur nos mains, et nous offrit ensuite la fouta de couleur éclatante qui sert aux Arabes d'essuie-mains. Le tapis lestement débarrassé de toutes les victuailles, on apporta le café brûlant dont l'arome se mêla bientôt au parfum pénétrant des cigares et des cigarettes allumées par les Roumis.

Sur ma prière, transmise par le capitaine commandant, le vieux Si Mohammed ben Abdallah commença le récit de la tragique partie de chasse dont il était sorti vivant, mais avec le bras à demi estropié.

— « En ce temps-là, nous étions campés à Aïn el Assek, à la limite orientale de la forêt des Djafra, entre le Djebel Oum Graf et la montagne de Fer qui servait de refuge à une panthère monstrueuse dont les déprédations faisaient le désespoir de nos bergers. Mon père — que Dieu lui fasse miséricorde ! — réunit les plus vaillants des Djafra ben Djafeur et les exhorta à faire une battue pour en délivrer le pays. « C'est une infamie, leur dit-il, de supporter tout ce dommage, la peur » nous jaunit la face, et nos voisins, les Oulad Sidi Khalifa et les Maalif, nous » tournent en dérision. Il faut en finir avec cette mangeuse de nos biens, et, dès » demain, nous nous mettrons en campagne. »

» Je ne vous raconterai pas toutes les péripéties de notre entreprise ; qu'il vous suffise de savoir qu'à un certain moment cette protégée du démon, bien qu'elle ait reçu plusieurs balles dans le corps, nous tua encore deux hommes et réussit à gagner un épais fourré dont nous essayâmes en vain de la débusquer. Mon père nous donna l'ordre de la cerner de toute part, et, se dévouant au salut commun, y pénétra courageusement.

» Nous prîmes position tout autour du hallier où elle était tapie, chacun de nous ayant le doigt sur la détente et prêt à tirer. Je suivais anxieusement, du regard, le frémissement de la partie supérieure des rameaux de lentisques que le corps de mon père écartait au fur et à mesure qu'il entrait plus avant, lorsque j'entendis en même temps un grand froissement de branches brisées et le bruit d'une détonation, puis, aussitôt après, un appel lamentable.

» Il n'y avait pas une seconde à perdre, je jetai mon fusil devenu inutile,

j'enlevai, en un tour de main, mon burnous que j'enroulai autour de mon bras gauche, et, mon couteau dans la main droite, je me précipitai dans le taillis.

» Un horrible spectacle m'y attendait: dans une sorte de petite clairière qui se trouvait à l'intérieur, mon père gisait, écroulé sous la masse formidable de la panthère. Il l'avait saisie à la gorge et luttait désespérément pour écarter de son visage la gueule formidable, cependant qu'elle lui labourait les épaules et les cuisses de ses griffes acérées. A ce spectacle, je devins comme fou de douleur et de rage, et je bondis sur le fauve en me couvrant de mon bras gauche comme d'un bouclier; puis, tandis que l'affreuse bête déchirait à belles dents l'armature qui le protégeait et que ses crocs broyaient mes chairs, je lui enfonçai plus de vingt fois mon couteau dans le corps.

» J'entendis, enfin, un râle étouffé. J'avais dû rencontrer le cœur, car le terrible félin s'affaissa tout à coup, desserrant enfin l'étreinte de sa mâchoire. Son corps monstrueux fut agité pendant quelques instants par de violents soubresauts, et, se raidissant soudain dans une dernière convulsion, il exhala sa vie dans une sourde plainte. A ce moment, je vis tourner le ciel et les arbres autour de moi, et je n'eus que le temps de crier à mes hommes: « Entrez hardiment, elle est morte! » Puis, je tombai à la renverse sur le corps de mon père qui s'était évanoui.

» Dieu est miséricordieux, car le toubib de Sidi el Hadj Abd el Kader ben Mahhi ed Din el Heusseni — que le Seigneur nous fasse participer à ses mérites! — vint de Saïda, où l'émir organisait à ce moment son armée pour lutter contre vous. Il nous soigna si bien, l'un et l'autre, que mon père vécut jusqu'à l'année de la famine, et que j'ai gardé l'usage, imparfait il est vrai, de mon bras, malgré les horribles blessures dont il porte encore la trace, depuis près de trente ans. »

Le récit terminé, le vieillard sortit des plis de son burnous un membre décharné, tout couturé de cicatrices profondes qu'il livra complaisamment aux investigations de notre curiosité déférente et émue.

La nuit était venue sur ces entrefaites, et, après nous être allongés sur les tapis qui garnissaient l'intérieur de la guitoune, nous ne tardâmes pas à nous endormir malgré les hurlements plaintifs des chacals qui rôdaient alentour.

Le lendemain matin, nous reprîmes la poursuite après le lever du soleil, et dans le même ordre que la veille, mais plus serré, à cause de l'étroitesse de la vallée qui n'a guère que cinq cents ou six cents mètres de large et va en se rétrécissant de plus en plus jusqu'au Djebel Abd el Kerim.

Nous marchions lentement et nos rabatteurs ne passaient d'un buisson à l'autre que lorsque les chiens avaient dépassé le nouvel obstacle. Nous arrivâmes ainsi au fourré où les Djafra avaient perdu, la veille, les traces de la panthère. Là, cavaliers et piétons se déployèrent en cercle autour du massif de verdure qui pouvait encore recéler dans ses flancs le terrible félin ; puis, sur l'ordre des caïds, commença le plus formidable charivari que j'aie entendu de ma vie. Coups de poing sur les tamtams, coups de gourdin sur les marmites, tintement des cailloux dans les bidons, youyous stridents des femmes, hurlements des gamins, faisaient un tel vacarme que je ne pouvais ouïr un seul mot des recommandations de Si Mohammed. L'excellent homme avait pris au sérieux son rôle de mentor, et ne me lâchait plus d'un pas.

Au bout d'un quart d'heure de ce tapage infernal, nous n'avions obtenu aucun résultat. C'est alors que le capitaine se décida à employer un nouvel argument pour obliger le fauve à évacuer la place. Il avait envoyé, la veille au soir, un spahi à la smala, où, par son ordre, on avait confectionné quelques pétards de gros calibre. Il fit cesser le bruit, et, après avoir prévenu que tout le monde se tînt sur ses gardes, il donna l'ordre de mettre le feu à l'un de ces engins que l'on projeta au centre du massif. J'entendis, l'espace de quelques secondes, le sifflement du cordon bikford, puis une formidable détonation éclata sous la voûte de verdure. Presque aussitôt, j'aperçus une tête monstrueuse à la lisière du fourré.

Vingt coups de fusil éclatèrent à la fois; mais, quand la fumée se fut dissipée, la panthère avait disparu après avoir fait une trouée sanglante parmi les traqueurs, arrachant, d'un coup de griffe, la moitié de la peau du crâne à un piéton, et broyant la main d'un cavalier au moment où il lui tirait, à bout portant, son coup de pistolet.

Tout était à recommencer, mais le pays se faisait de plus en plus difficile et les pentes devenaient de moins en moins praticables à nos chevaux, de telle sorte que, d'un commun accord, on décida, après une heure de marche dans cette région tourmentée, d'abandonner la poursuite qui n'avait plus aucune chance de succès.

Tristement, les Beni Meriem et les Djafra se dirigèrent vers leur campement, après que leurs blessés eurent été pansés sommairement, et l'escadron reprit le chemin de l'Ouizert. Nous étions de retour vers une heure de l'après-midi, pas fiers, je vous l'assure, car le bilan de ces deux journées de chasse se résumait ainsi : deux morts, trois blessés, et un gibier qui courait encore!

A quelques jours de là, des bergers des Djafra surveillant leurs moutons, vers Haci el Abd, dans la plaine qui s'étend entre l'oued Melrir et l'oued Sefioun, aperçurent de grands oiseaux tournoyer lentement en cercle au-dessus du Djebel Abd el Kerim. Leurs orbes, silencieux, allaient de plus en plus en se rétrécissant, et, successivement, toute la bande des vautours fauves à la tête pelée s'abattit avec des cris de joie dans une sorte d'excavation placée un peu en contre-bas de la crête.

Poussés par la curiosité, les pasteurs se dirigèrent en toute hâte vers ce point et y découvrirent le corps, à moitié putréfié, de la panthère, dont ils apportèrent le lendemain la dépouille à la smala dans l'espoir d'en tirer profit et aussi afin de toucher la prime réglementaire qui était, à cette époque, de cinquante francs, somme considérable pour les indigènes.

La peau, superbe, ocellée de magnifiques taches de velours noir sur fond mordoré, mesurait près de trois mètres, de l'extrémité du museau au bout de la queue. Elle était trouée en sept ou huit endroits, preuve que le redoutable félin devait être doué d'une vitalité exceptionnelle pour n'avoir pas succombé sur place à ses terribles blessures.



Les morts furent empaquetés et ficelés dans leurs burnous.

Il arrêta d'un claquement de langue le petit âne sur lequel il était juché...

LE MASSACRE D'UN INNOCENT



La présence de ma compagnie devenant inutile à l'oued Taria, puisque le nouveau centre de colonisation fonctionnait maintenant dans des conditions normales, je reçus l'ordre de la ramener à Saïda, où mon bataillon était installé au camp de la fontaine Mahboul, « la source de la folie ».

Cette localité, maintenant si florissante, ne comprenait à cette époque que la vieille redoute du début de la conquête et quelques constructions sur les amorces des rues parallèles à la route de Mascara. Une moitié de l'enceinte fortifiée était occupée, comme aujourd'hui, par les établissements militaires; l'autre, par une agglomération d'une quarantaine de maisons où logeaient les juifs et les mercantis qui vivaient de la troupe. Cette petite ville, bâtie sur un plateau incliné en pente douce vers l'oued Saïda, apparaît de loin comme une oasis verdoyante au fond du désert de collines pierreuses qui s'étend en demi-cercle autour de ses riants jardins. De l'autre côté de la rivière, la route du Sud, sorte de piste grossière, escalade les derniers contreforts des hauts plateaux au pied du roc escarpé sur lequel Abd el Kader avait édifié sa capitale.

Rien de pittoresque comme ce nid d'aigle penché sur l'abîme où roule en mugissant le torrent alimenté par les magnifiques sources d'Haïn el Hadjar. A la fois citadelle et arsenal, c'est dans son enceinte inviolable pour tout autre qu'un ennemi européen que l'émir venait chaque année reconstituer son armée éprouvée par de sanglantes défaites et reprendre des forces pour les luttes nouvelles. C'est là qu'il conçut l'idée géniale de se créer, de toutes pièces, une armée à l'européenne composée de ces fameux bataillons de réguliers et de ces escadrons de Khiélas dont nous ne tardâmes pas à éprouver la valeur; que, pour rehausser son prestige aux yeux des indigènes et justifier son titre de sultan, il s'entoura d'une véritable cour dont Léon Roches nous a laissé la curieuse nomenclature dans son livre si attachant: *Trente-deux ans à travers l'Islam*: l'agha el Askeur, général de l'armée régulière, le bach Tobji, chef de l'artillerie, dont la devise était: « Tu lances et Dieu dirige! », le bach Chaouch, ou chef des exécuteurs, le khaznadar el Kebir, son ministre des Finances, le bach Tebakh, le chef des cuisiniers, et jusqu'au bach Zornadji, le chef de musique.

Le camp des zouaves était situé à huit cents mètres au sud-est de la redoute, à hauteur du coude que fait l'oued Saïda, en débouchant de la gorge profonde qu'il s'est creusée dans l'escarpement des hauts plateaux pour descendre dans la plaine. Deux rangées de grandes tentes coniques s'alignaient au pied de la falaise rocheuse qui domine le plateau où est bâtie la petite ville. En arrivant, je reçus l'ordre d'établir ma compagnie sur leur prolongement, de telle sorte que ma droite touchait presque à la source limpide qui jaillit d'une fissure du roc entre deux buissons de lauriers-roses.

C'est là que, de temps immémorial, zouaves, lignards et légionnaires des colonnes campées sous le canon de la redoute sont venus demander à la fée verte un peu de cette agréable griserie qu'elle procure, à faible dose, mais qu'un usage immodéré transforme, peu à peu, en une véritable folie.

L'installation de mes hommes terminée, je songeai à la mienne, et j'entrepris la construction d'un gourbi d'un modèle analogue à ceux que les autres officiers avaient bâtis en prévision de l'hiver. Quatre murs grossiers, percés d'une porte en planche de caisse à biscuits et d'une petite fenêtre où le papier huilé remplaçait les vitres, un toit de chaume, fait avec les longues tiges du diss, constituaient en somme un abri confortable, en vertu de cet aphorisme bien connu des vieux Africains, que le plus mauvais gourbi vaut mieux que la meilleure tente.

Par une heureuse coïncidence, mon ami Thévenot, qui avait été mon fourrier à Coléah, avant la guerre, et mon lieutenant sur la Loire et dans l'Est, avait été affecté au même bataillon, comme sous-lieutenant, à la suite des décisions de la commission de revision des grades. Nous nous liâmes bientôt avec un jeune capitaine qui venait d'arriver au 2e zouaves, le comte Louis de Lort de Miahle, issu d'une des plus anciennes familles de Narbonne. Les relations que nous avions nouées à la suite d'une communauté de goût assez rare firent place, en peu de temps, à une véritable amitié, qui n'a été interrompue que par la mort de ce brillant officier, décédé à Bastia comme colonel du 163e.

Lorsque nous n'étions pas de semaine, nous jouissions d'une liberté presque illimitée. De manœuvres, peu ou point, car, après les fatigues de nos récentes campagnes, en France et en Algérie, une certaine détente était nécessaire. Nos soldats étaient, du reste, parfaitement instruits; ils avaient presque tous fait la guerre, et il suffisait de les tenir en haleine par quelques exercices exécutés sur le champ de manœuvre ou bien aux abords de la garnison. Le capitaine Wattringue, aujourd'hui colonel en retraite, qui commandait le bataillon, nous accordait généreusement toutes les permissions que nous lui demandions pour aller à la chasse, et nous en profitions pour passer souvent plusieurs jours dans les sites les plus pittoresques des environs. Nous emportions une petite tente, des couvertures, quelques provisions et quantité de cartouches, car le gibier qui constituait notre principale

nourriture pullulait littéralement dès qu'on sortait des environs immédiats de la place.

J'ai mené là, pendant deux ans, une existence dont les officiers des jeunes générations ne peuvent se faire une idée, absorbés qu'ils sont par leur perpétuel et fastidieux métier d'instructeur: chasses à courre du sanglier, de la gazelle et du lièvre avec les Assasnas, les Maâlifs et les Djafra ; chasses à l'affût de l'hyène, du chacal ou du lynx; chasses au marais aux abords des sources d'Aïn el Hadjar.

Sur ce plateau désert que la colonisation a transformé depuis en une plaine fertile, des milliers de vanneaux, de courlis, de pluviers, de sarcelles, de canards, de hérons, de flamants roses, surgissaient à chaque pas, tandis que des vols innombrables de gangas traversaient perpétuellement l'espace en jetant des cris perçants. Leurs troupes bruyantes allaient et revenaient d'un bout à l'autre de l'horizon, décrivant à une allure vertigineuse de capricieux méandres interrompus par des chutes brèves, des relèvements subits, ou de brusques virevoltes, et finissaient par s'abattre avec un bruissement léger d'ailes chatoyantes, pour reprendre presque aussitôt leur course vagabonde.

Notre réputation de Nemrods fut bientôt établie d'une manière indiscutable, mais la roche Tarpéienne est près du Capitole, et nous ne tardâmes pas à nous en apercevoir, à la suite d'une aventure qui nous couvrit de confusion, mon ami, le capitaine de Lort de Miahle, et moi. Heureusement pour sa gloire, le lieutenant Thévenot, retenu par le service, ne faisait pas partie de l'expédition.

Voici l'histoire. Le lecteur me saura gré de la raconter, en songeant à ce qu'il doit en coûter à mon amour-propre. Un matin, avant l'appel, au moment où nous prenions le café, devant la tente de popote, nous vîmes arriver un indigène des Assasnas, qui s'était constitué notre fournisseur. Il arrêta d'un claquement de langue le petit âne sur la croupe duquel il était pittoresquement juché à califourchon, ses grandes jambes touchant presque le sol; puis, mettant pied à terre, il nous tendit le panier cylindrique, en tiges sèches de fenouille assemblées parallèlement, qui contenait les provisions dont il voulait se défaire.

— Di dou, sidi officiane, achetir ouled djeudj?

Ce qui signifiait, dans son baragouin moitié sabir, moitié arabe: « Dis donc, monsieur l'officier, veux-tu acheter les fils de la poule? » Délicieuse périphrase pour désigner les œufs. Combien plus digne d'attention l'apostrophe de di dou qui est, généralement, le vocable sous lequel nous sommes interpellés par les indigènes! J'ai lu, en effet, qu'à l'époque lointaine de la conquête du Canada les pionniers de Champlain, et plus tard les soldats de Montcalm, étaient surnommés par les Peaux-Rouges les Didous. Chaque peuple a dans sa langue une expression qu'il emploie à tous propos, qui sert d'entrée en matière a toute conversation; jamais le soldat français ne commence une phrase sans la faire précéder de ce « dis donc » qui apparaît alors, aux habitants du pays, comme la caractéristique de notre race.

Mais je reviens à mon fellah.

Après marchandage, nous tombâmes d'accord, et, une fois l'argent noué soigneusement dans un pan de sa foutah, il nous prévint qu'il avait un service à nous demander:

— Ia, sidi lieutenant, me dit-il d'un ton larmoyant, toi qui passes tant de nuits à l'affût, que ne viens-tu me délivrer de cette bête immonde qui ravage chaque nuit mon champ de bechna? Si tu n'interviens pas à bref délai, mes enfants connaîtront la faim, cet hiver; car ce sanglier du diable n'aura point de cesse qu'il n'ait mangé jusqu'au dernier épi. Je t'en conjure, viens me débarrasser de ce voleur de mon bien!

Flatté de remplir dans la circonstance le rôle de la Providence, je lui promis, séance tenante, de me rendre le soir même à son campement situé à une dizaine

de kilomètres du camp, près de la petite source d'Aïn sidi Gassem, de l'autre côté de la ferme Solari. Il fut convenu qu'il nous attendrait en ce dernier point, le capitaine de Lort de Mialhe et moi, et qu'il nous guiderait jusqu'à l'endroit favorable pour installer notre affût.

La nuit était tombée lorsque nous arrivâmes au rendez-vous. Ben Ahmeur, qui



A la clarté vacillante de la petite flamme, je vis...

se tenait accroupi près de la porte de cette immense exploitation, se leva à mon approche ; il nous rendit compte que, pour éviter tout accident, il avait recommandé à sa femme de bien clore la zériba, où étaient parqués ses moutons, d'attacher les chiens, et d'entraver le bourriquot afin qu'aucun animal ne pût s'écarter de la tente.

— C'est bien, lui dis-je, conduis-nous, et surtout arrange-toi pour nous placer

dès l'arrivée de telle sorte que nous ne soyons pas exposés à tirer sur ton campement!

Nous prîmes le sentier qui conduit à Sidi Gassem, et franchîmes d'abord le large ruisseau qui jaillit un peu plus haut de la magnifique source d'Aïn Nazreg. La piste étroite monte ensuite dans le ravin à l'épanouissement duquel nous devions trouver le champ de bechna ravagé par le solitaire. Notre guide, à un certain moment, nous fit faire un brusque crochet à droite pour éviter de l'aborder dans la direction de sa kheïma. Après une centaine de pas sur un plateau rocailleux, il tourna de nouveau à gauche, et s'arrêta, enfin, près d'un olivier sauvage qui lui servait sans doute de point de repère dans l'obscurité.

— Regarde, me dit-il à voix basse; là est le champ de bechna, là est ma tente; un peu plus haut, et sur la droite, l'Aïn Sidi Gassem. *Il* vient chaque soir de la forêt des Assasnas située de l'autre côté de la plaine, barbote un instant dans la boue qui est aux abords de la source, puis descend tout droit vers mon champ, sans s'inquiéter des aboiements des chiens. Tu le reconnaîtras sans peine, sidi lieutenant. Aucun doute n'est possible, il est aussi gros que mon âne! »

J'écarquillai en vain les yeux pour tâcher de profiter de ces indications, mais la nuit était si obscure qu'à peine je distinguai la ligne de séparation de la terre avec le ciel, et l'accent circonflexe formé par le faîte de la tente en poils de chameaux qui se découpait en ombre chinoise sur le bleu sombre du firmament. Peu à peu, cependant, je finis par discerner la tache plus claire que les épis du millet faisaient au milieu des ténèbres.

— Du diable si je vois quelque chose! me souffla à l'oreille mon ami de Lort.

— Ça ne fait rien, suis-moi, et surtout, ne me tire pas dessus!

Après avoir fait encore une vingtaine de pas, je m'arrêtai à la lisière du champ de bechna et je prêtai l'oreille.

— Prends garde, murmura Ben Ahmeur, il est là!

Un bruit de tiges broyées par une puissante mâchoire, et quelques grognements sourds montaient en effet du fond du ravin.

— Tu l'entends! Ra! Ra! Il marche, il marche!

Je m'avançai hardiment dans la direction suspecte, en m'efforçant de faire le moins de bruit possible. J'écartai avec précaution les feuilles entremêlées qui s'opposaient à mon passage, et, tout d'un coup, je m'arrêtai net.

Devant moi, à une dizaine de pas, tout au plus, un coup de dent sec venait de briser une tige. A force de dilater ma pupille dans l'obscurité, je distinguai peu à peu un dos qui me parut formidable. J'eus un moment d'hésitation, mais je me rappelai soudain le signalement donné par Ben Ahmeur: « Il est gros comme mon âne », et j'ajustai froidement dans la direction du monstre. Quatre coups de fusil retentirent presque en même temps. Derrière moi, mon compagnon avait tiré de confiance, si j'ose dire, puisqu'il m'avoua plus tard qu'il n'y voyait que du bleu. Par miracle, je n'étais pas touché! Quant à mon sanglier, il détalait furieusement dans un bruit de tiges écrasées. Soudain, je l'entendis faire demi-tour, sans doute pour me charger.

Je m'étais élancé comme un fou sur ses traces, sans même prendre la précaution de recharger mon fusil, tant j'avais hâte de le joindre, comptant stupidement sur mon couteau de chasse pour me défendre en cas d'attaque. J'entends encore la voix angoissée de mon ami de Lort qui me criait:

— Arrête! Arrête! Tu vas te faire tuer!

Tout à coup, je fis halte brusquement, en entendant un souffle rauque presque dans mes jambes, mais la lueur de mes coups de fusil m'avait aveuglé, et je ne parvenais pas à découvrir mon adversaire. J'eus alors, seulement, l'intuition du danger qui me menaçait.

— Allume une allumette, me cria mon camarade.

Sitôt dit, sitôt fait. Je pousse un cri de stupéfaction, de Lort un éclat de rire,

Ben Ahmeur, un hurlement de désespoir. A la clarté vacillante de la petite flamme que j'élève au-dessus de ma tête, je vois, non point un sanglier, mais l'infortuné bourriquot de notre guide qui flaire bruyamment sa cuisse gauche traversée par une de mes balles.

Son maître avait disparu. Il remontait en courant à sa kheïma et, tout d'un coup, un épouvantable vacarme retentit dans la direction de son campement. Il était en train d'administrer à sa femme une formidable correction. Les hurlements de douleur alternaient avec le bruit sourd des coups de matraque qui tombaient sur le dos et sur les reins de la malheureuse, en même temps que des lambeaux de phrase parvenaient à nos oreilles :

— Fille de chienne ! Je t'avais pourtant bien recommandé d'entraver le bourriquot ! Que Dieu maudisse ta mère ! Qu'il te jaunisse la face ! C'est par ta faute que les Roumis l'ont blessé ! Une bête si vaillante ! Il faut que je te tue ! Kaaba ! Bent Kaaba ! Attrape encore ! Attrape encore !

Nous arrivâmes à temps pour lui arracher des mains sa victime, qui s'engouffra en sanglotant dans les profondeurs de la tente où la marmaille poussait des cris perçants.

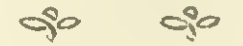
La promesse de lui payer le prix de son âne eut tôt fait, du reste, d'apaiser son courroux ; et, le surlendemain, quand il vint toucher son argent, il nous apparut radieux. La blessure de l'infortuné bourriquot : un simple séton qui le rendrait indisponible pendant un mois à peine. En compensation : trois beaux douros tout neufs. Pour un peu, il m'eût prié de revenir à la charge, d'autant plus que, par une coïncidence ironique, le sanglier était bien venu cette nuit, comme les précédentes, sur le théâtre habituel de ses méfaits.

Le sol, fouillé en tous sens par son groin puissant, et l'empreinte de ses sabots ne laissaient aucun doute à ce sujet. Du reste, en suivant ses traces et celles du baudet vagabond, nous pûmes nous convaincre qu'au moment où j'avais tiré ils n'étaient qu'à quelques pas l'un de l'autre, unis fraternellement dans la même satisfaction de leur gourmandise.

Pour mon compte, j'étais furieux en pensant aux gorges chaudes que ne manqueraient pas de faire nos excellents camarades. Ma prévision ne tarda pas à se réaliser, et bientôt je n'eus plus rien à envier à la gloire des Gérard et des Bonbonnel.

Un soir de réception joyeuse au cercle de Saïda, on décida, avec une touchante unanimité, que, n'ayant pas réussi à conquérir le titre glorieux de tueur de lions ou de tueur de panthères, il était de toute justice que je passe à la postérité sous le nom prestigieux de « tueur de bourriquots ».

C'est ainsi que je devançai, de quelques années seulement, l'immortel Tartarin de Tarascon.



UNE VISION DES TEMPS PRÉHISTORIQUES



L'hiver était venu, et plus rigoureux qu'on ne le croit communément en France. Les touristes qui ont fréquenté le littoral algérien et joui de la douceur de son climat tempéré ne s'imaginent pas qu'on puisse se morfondre sur les hauts plateaux de l'intérieur autant et souvent plus que sur les bords de la Seine. Il n'est pas rare, cependant, d'y rencontrer des températures de dix degrés au-dessous de zéro, et j'ai même vu le thermomètre descendre à —14 auprès d'El Aricha en janvier 1882.

Pour ma part, je n'ai jamais eu aussi froid dans l'hiver de l'année terrible qu'au cours des randonnées que j'ai faites, pendant dix ans, dans cette région qui sépare les plaines fertiles du Tell des solitudes désertiques du Sahara. La grande altitude de ces plateaux couverts d'alfa ou de thym (douze cents à quatorze cents mètres au-dessus du niveau de la mer), l'impossibilité où l'on est, généralement, de faire du feu, faute de combustible, le vent glacial, dont la violence n'est arrêtée par aucun obstacle, rendent le séjour sous la tente extrêmement pénible, surtout, comme cela arrive fréquemment, lorsqu'on ne peut faire sécher, à l'arrivée à l'étape, effets et couvertures traversés par la pluie ou bien imprégnés de neige. Que de fois j'ai regretté les bons feux de bivouac de la Loire ou de l'Est! On y était atrocement enfumé, on s'y grillait, il est vrai, d'un côté, tandis qu'on gelait de l'autre, mais, en fin de compte, on se réchauffait; et, au réveil, on était certainement moins courbaturé qu'après une nuit passée à grelotter dans des couvertures humides et glacées.

Poussé par le démon de la chasse, et jaloux de prouver que je méritais un sobriquet moins ironique que celui de « tueur de bourriquots », je passais la plus grande partie de mon temps à l'affût, lorsque la lune favorisait mes courses nocturnes.

Il serait fastidieux de raconter ici comment je me réhabilitais peu à peu dans l'estime cynégétique de mes camarades; mais, au retour du printemps, les peaux de sangliers, d'hyènes, de chacals, de gazelles, qui encombraient mon gourbi, témoignaient amplement de la sûreté de mon coup de fusil! Oh! ces nuits passées au fond d'un ravin ou près d'une source, dans un décor éblouissant de neige où je restais immobile, pendant plusieurs heures, enveloppé seulement d'une mauvaise couverture, l'œil aux aguets ou fixé sur l'appât dont les relents nauséabonds ne parvenaient pas à lasser ma ténacité!... C'est miracle que je ne sois pas aujourd'hui perclus de rhumatismes!

Je me souviens encore d'une chasse à cheval avec les Assasnas où le froid était si vif que je ne pouvais venir à bout de charger mon fusil. Le sanglier, un solitaire énorme, faisait tête, en ce moment, aux cavaliers qui l'avaient rejoint. Harcelé par la meute des slouguis et des kelbs dont il envoyait rouler de temps en temps les plus audacieux, le ventre ou le flanc ouvert d'un formidable coup de boutoir, manqué par les rares indigènes qui avaient réussi à s'approcher de lui, il se dressait, farouche, à quelques pas de mon cheval qui tremblait sur ses jarrets et renâclait de frayeur. Et je ne parvenais pas, tant mes doigts étaient

gourds, à les refermer sur le culot de la cartouche pour l'introduire dans la culasse de mon Lefaucheux. Je finis, cependant, par y réussir, dans un effort désespéré, et, d'une balle au défaut de l'épaule, j'abattis le monstre sur le corps de ses victimes pantelantes.

C'était une bête superbe, dont la taille n'était certes pas inférieure à celle des plus gros sangliers d'Europe. J'en fis cadeau aux colons alsaciens-lorrains du village nouvellement créé à Nazreg, tout près de Saïda, et sa chair, bien qu'un peu coriace, fit le régal de ces braves gens.

Au commencement d'avril, je fus chargé d'une mission qui m'était particulièrement agréable, en raison de mes aptitudes et de l'indépendance qu'elle me conférait. Elle consistait à exécuter le levé régulier de la route de Mascara, depuis Saïda jusqu'à l'oued Taria, l'autre partie étant confiée aux soins d'un officier détaché de la subdivision.

L'existence que je menai pendant l'accomplissement de ma tâche n'intéresserait pas le lecteur, et je n'aurais pas évoqué ce souvenir si je n'avais pas eu la bonne fortune d'y contempler un spectacle incroyable, comme on n'en voit plus depuis les temps préhistoriques.

J'étais à ce moment campé auprès du Djebel Tisiguedelt, sorte de table rocheuse où l'on retrouve les vestiges d'un oppidum romain et qui dresse sa silhouette pittoresque à douze kilomètres au nord de Saïda. Au pied de son versant septentrional, et à portée de fusil de la route, jaillit une source chaude que les Arabes appellent Aïn-Toricha. Elle n'était pas encore captée à l'heure où j'avais planté ma tente dans son voisinage, et ses eaux se déversaient dans une sorte de conque naturelle qu'elles avaient transformée en un charmant petit lac de plusieurs centaines de mètres de longeur. Il disparut à l'époque où l'on entreprit les travaux d'irrigation qui fertilisent la vallée de l'oued Saïda en amont de Franchetti.

Un jour, donc, où ayant fini de mettre au net mon travail du matin, j'étais en train de fumer ma pipe sous l'auvent de ma maison de toile, et de suivre des yeux les minces vapeurs qui s'élevaient à la surface de la nappe d'eau brûlante, je fus très intrigué en voyant déboucher de la route de Saïda une foule interminable de piétons et de cavaliers précédant une immense caravane dont la queue disparaissait derrière les pentes occidentales du Djebel Tisiguedelt. De loin en loin, j'apercevais le balancement rythmé du faîte de ces grands palanquins juchés sur le dos des chameaux de gala et dont les voiles soyeux dérobent aux regards indiscrets les houris du désert.

Ma curiosité fut bientôt satisfaite. Un homme, vêtu d'un burnous rouge et monté sur un cheval noir zain, se détacha tout à coup du groupe de l'avant-garde et arriva d'un temps de galop jusqu'auprès de ma tente. Je reconnus aussitôt un caïd à son vêtement de fine laine écarlate, bordé de franges d'or. Son visage était soucieux, et, sans daigner mettre pied à terre, il m'interpella brusquement:

— Qu'est-ce que tu fais là ? Pourquoi as-tu planté ta tente auprès du hammam?

— Je pourrais te répondre que cela ne te regarde pas, mais je veux bien condescendre à te le dire: je suis ici pour le service.

A ce mot de « service », qui implique et justifie tout aux yeux des Arabes, mon interlocuteur se calma comme par enchantement. Il descendit aussitôt de cheval, jeta sa bride à l'un de ses serviteurs et vint me saluer.

Il m'exposa, ensuite, que toute sa tribu, l'une des plus puissantes des Trafi, arrivait de son territoire de parcours situé entre Géryville et Aïn-Sefra, avec l'intention de passer une dizaine de jours aux abords d'Aïn-Toricha, dont les eaux chaudes jouissent d'une grande réputation parmi les nomades des hauts plateaux.

Ce préambule achevé, il m'invita à reporter au plus vite mon campement à quelques centaines de mètres en arrière, afin de permettre aux femmes de sa tribu de s'ébattre à l'abri de mes regards indiscrets dans les eaux bienfaisantes du lac.

Son air arrogant et son ton hautain me déplurent à un tel point que je refusai net, me retranchant derrière mon droit de premier occupant.

— Soit, me dit-il, voyant que toute insistance était inutile, mais promets-moi, au moins, de rester dans l'intérieur de la tente pendant le bain des femmes.

Ce que je lui accordai volontiers.

Les convenances étant ainsi hypocritement sauvegardées, il prit congé de moi, et revint sur l'autre rive de l'étang où toute la caravane s'installait au campement, dans un brouhaha de meuglements de chameaux, de braiments d'ânes,



Un groupe de brillants cavaliers au milieu duquel se détachait le burnous rouge d'un chef...

d'aboiements de chiens, de vociférations d'hommes et de criailleries de femmes. Avec cette promptitude d'exécution qui caractérise les nomades habitués à changer fréquemment d'installation, les tentes furent dressées en un clin d'œil, les chevaux entravés et les chameaux conduits au pâturage. Quelques instants après, je vis tous les hommes se retirer à distance respectueuse, et je fus alors le témoin d'une scène extraordinaire, telle que je n'aurais, certes, jamais pu en contempler de pareille, sans les circonstances exceptionnelles où j'étais placé.

Quatre à cinq cents femmes entièrement nues s'étaient élancées des tentes jusqu'aux bords du lac, et pénétraient lentement dans les ondes transparentes avec des exclamations de surprise ou d'effroi, provoquées par le contact brûlant de cette eau dont la température est assez élevée ; puis, s'accoutumant peu à peu à sa chaleur bienfaisante, se répandaient d'une rive à l'autre. Tous ces corps féminins émergeaient de la nappe liquide dans une apothéose de lumière blonde qui

ruisselait sur les seins, les épaules et les croupes dorées par le soleil du Sahara, se mêlaient en groupes confus d'où partaient des éclats de rire et des youyous stridents, se poursuivaient avec des cris aigus, pendant que, tout autour, l'eau jaillissait en gerbes étincelantes, et disparaissaient à certains moments, dans des tourbillons d'écume, pour surgir à nouveau dans leur nudité chatoyante.

Loin de les intimider, la présence du Roumi excitait les plus jeunes à venir provoquer la convoitise de ses regards en étalant les splendeurs de leurs torses marmoréens à quelques pas à peine de la porte de sa tente, en dépit des invectives des matrones. Celles-ci, peu soucieuses d'exhiber leurs charmes flétris, les interpellaient bruyamment de la rive opposée, sans résultat, du reste, et, pendant une demi-heure, je pus repaître mes yeux de formes merveilleuses qui auraient inspiré à un Falguière ou à un Rodin d'immortels chefs-d'œuvre.

Peu à peu, et comme à regrets, toute la bande joyeuse sortit de l'onde frémissante, puis, riant et caquetant, revint jusqu'aux tentes où les jolies baigneuses eurent tôt fait de reprendre leurs vêtements.

Les hommes plus pudibonds attendirent que la nuit fût tombée pour se plonger à leur tour dans les eaux salutaires, car ce n'est un mystère pour personne que les Arabes, si dévergondés par ailleurs, ont, à un degré extraordinaire, le sentiment de la pudeur.

Lorsque j'eus terminé mes travaux, je fus obligé de plier bagages pour reporter mon campement plus au nord, et de quitter, non sans quelque dépit, ce rivage où, chaque soir, au déclin du jour, je pouvais évoquer les souvenirs lointains de cet âge d'or au cours duquel la race humaine, sortant des mains de Dieu, promenait à travers la création les splendeurs de son impeccable nudité.

Dix ans plus tard, par un hasard singulier, je me rencontrai avec la même tribu, mais dans un décor et dans des circonstances tout autres, hélas! ainsi qu'on va en juger.

C'était en 1882. Je revenais, avec la compagnie montée du 2e zouaves, dont j'avais alors le commandement, de pousser une pointe hardie presque sous les murs de Figuig. Après avoir traversé la plaine de Feidja, je tournai à gauche, pour aller coucher au pied du col de Founassa. J'établis mon camp sur un mamelon voisin des puits afin d'être à l'abri d'une surprise nocturne, et, après avoir placé mes avant-postes, je descendis pour me reposer à l'ombre des maigres palmiers qui avoisinent ce point d'eau.

Au coucher du soleil, mes sentinelles signalèrent l'approche d'une troupe nombreuse de piétons marchant par petits groupes, et dont les traînards s'échelonnaient jusqu'à l'entrée de la plaine de Feidja. Mon cheval était encore harnaché, et je sautai aussitôt en selle pour aller reconnaître les arrivants.

En avançant, je remarquai que ces gens n'étaient pas armés, et, détail qui m'intrigua tout d'abord, à l'exception d'un petit âne qui marchait en tête, je n'aperçus aucune bête de somme dans cette singulière caravane. Le spahi qui m'accompagnait, et qui avait pris les devants, revint au bout de quelques instants, et je sus alors que cette bande de miséreux n'était autre qu'une des plus importantes fractions des Trafi dont la confédération tout entière avait embrassé la cause de Bou-Amama, au début de l'insurrection de 1881. Les récents succès de nos colonnes dans la région de Figuig, et, en dernier lieu, la surprise de la smala du célèbre agitateur à l'oued Fendi les avaient déterminés à demander l'aman. Leur soumission ayant été acceptée, ils rentraient en ce moment sur le territoire algérien pour regagner leur pays d'origine, mais dans quel état! Razziés à blanc, et dépouillés de leurs biens! Armes, tapis, vêtements, tentes, chevaux, chameaux, étaient restés entre les mains rapaces des dissidents qui ne leur avaient laissé que quelques guenilles à peine suffisantes pour recouvrir leur nudité.

Le lamentable troupeau humain était maintenant tout proche, et, à ma pro-

fonde stupéfaction, je reconnus, dans l'homme qui le guidait vers la terre des aïeux, ce même caïd qui conduisait naguère son opulente tribu aux eaux chaudes d'Aïn-Toricha.

Quelle déchéance! Au lieu du fringant cavalier qui m'interpellait avec tant d'arrogance du haut de son magnifique cheval noir, et qui se drapait si orgueilleusement dans son burnous aux franges d'or, j'avais devant moi un pauvre hère implorant ma pitié pour les infortunés qu'il avait entraînés dans sa rébellion. Les splendides créatures qui étaient venues s'ébattre sous mes yeux avec une si magnifique impudeur n'étaient plus aujourd'hui que des squelettes décharnés recouverts de haillons sordides! Les bambins joufflus et potelés qui bondissaient comme de jeunes tritons dans les eaux brûlantes du lac étaient remplacés par des avortons squelettiques, affligés de ventres énormes, enflés par l'ingestion de substances immangeables.

Emu de pitié, je m'empressai de faire distribuer à ces affamés les quelques vivres dont je pouvais disposer, en commençant par les enfants et les femmes. J'avais peine à retenir mes larmes en voyant avec quelle avidité ces malheureux se jetaient sur les morceaux de pain dont mes zouaves s'étaient généreusement démunis pour atténuer leur faim, et je fus plus impressionné encore lorsque, après ce maigre repas, je les vis courir dans la direction des palmiers et se repaître de dattes encore vertes à cette époque, et par conséquent d'une amertume insupportable.

J'invitai, sans plus tarder, le caïd à partager mon dîner, mais il me montra d'un geste douloureux la jeune femme qui était restée juchée sur le petit âne, un nourrisson pendu à son sein amaigri, et qui se tenait fièrement à l'écart de la foule quémandeuse.

— Ne crains rien, lui dis-je, je vais lui faire dresser une petite tente pour la soustraire à la curiosité de mes soldats, et tu lui apporteras toi-même sa nourriture.

— Que Dieu ne te fasse jamais connaître le malheur, ô miséricordieux, me répondit-il gravement.

Après avoir défendu à ses gens de pénétrer dans l'intérieur du camp, il s'assit en face de moi, sur un pliant de toile. Malgré la faim qui le torturait, il garda pendant tout le repas une réserve singulière, et, sachant que la soupe et le rata avaient été préparés avec du lard, il accepta seulement du pain et le contenu d'une boîte de sardines. Par bonheur, il restait, au fond de la cantine de popote, quelques tablettes de chocolat et une boîte de lait concentré; je le chargeai de les porter à sa femme, après lui en avoir expliqué l'usage. Quand il fut revenu, je fis servir le café. A ce moment, seulement, je vis passer sur son visage impassible un éclair de convoitise.

Le lendemain matin, je partis de bonne heure, et nous fîmes route ensemble jusqu'à Ben Ykrou. Là, je tournai à l'est, et pris la direction de Sfissifa où j'avais reçu l'ordre de rejoindre mon bataillon, tandis que la misérable caravane continuait à suivre la piste militaire qui, par Si Sliman ben Moussa et El Bridj, conduit à Aïn-Sefra.

Je sus, plus tard, que, pourvue dans cette localité des vivres et des moyens de transport nécessaires, la tribu était repartie quelques jours après à destination de Géryville. Le gouvernement général de l'Algérie avait, en effet, donné l'ordre de lui faire en ce point les avances nécessaires pour qu'elle pût reconstituer ses troupeaux et récupérer les biens qu'elle avait si sottement perdus dans son exode au Maroc.

Le « Croissez et Multipliez » de la Genèse se justifie de la manière la plus éclatante par la promptitude avec laquelle une tribu de pasteurs répare les pires désastres. Il suffit de deux années favorables pour que la fécondité extraordinaire des troupeaux leur rende, sinon la fortune, du moins l'aisance; alors que les peuples laboureurs n'acquièrent le bien-être qu'au prix d'un dur travail et d'une longue période d'années propices.

J'eus la confirmation de cette vérité en 1884, lorsque je traversais les territoires de parcours des Trafi. Chargé de dresser la première carte régulière de cette immense région qu'on appelle le Sud-Oranais, je fis, au cours de quatre années, plus de deux cents observations astronomiques et levai, à la boussole, plus de huit mille kilomètres d'itinéraires depuis les hauts plateaux jusqu'au grand Erg, et de la province d'Alger jusqu'au Maroc.

C'est dans une de ces excursions que je rencontrai pour la troisième fois cette tribu que j'avais vue si prospère en 1872, et si misérable en 1882. J'étais parti le matin d'Hassi ben Hajjam, puits situé au sud du Djebel Tendrara, sur la route de Mécheria à Géryville. Après une étape rendue pénible par un violent siroco, j'arrivai, un peu avant le coucher du soleil, en vue d'El Kroder (la montagne verte).

Les abords des puits étaient couverts de nombreux campements, et tout autour des abreuvoirs creusés dans le sol se pressaient les troupeaux de moutons et de chameaux qui revenaient du pâturage. Ma présence avait sans doute été signalée, car, en approchant, je vis arriver à toute allure un groupe de brillants cavaliers au milieu duquel se détachait le burnous rouge d'un chef indigène. Soudain, je reconnus mon invité du col de Founassa!

— J'étais prévenu de ton arrivée, ô l'hôte de Dieu, me dit-il en souriant.

Après quoi, ce fut le défilé interminable des salutations arabes, auxquelles je répondis alternativement de mon mieux:

— Le salut soit sur toi!

— Sur toi le salut!

— Comment es-tu?

— Es-tu avec le bien?

— Que Dieu fasse durer ta prospérité!

— Qu'il prolonge tes jours!

— Que Dieu te sauve!

— Que Dieu augmente ton bien!

— Amine! (Ainsi soit-il!)

J'en passe, et des plus originales!

— Par ma tête et par mes yeux, reprit-il avec volubilité, je n'oublierai pas tes bienfaits, maintenant que, grâce à la générosité de notre père, Mgr le gouverneur général, nous sommes avec le bien. Tu n'ignores pas que celui qui a reçu de l'argent trouve du blé, et qu'en vertu du proverbe, qui a du blé trouve de la farine! Ma tente est la tienne, mes biens sont les tiens!

Et me montrant une superbe guitoune de commandement qui se dressait au milieu du plus grand douar:

— Voici ta demeure, ô notre bienfaiteur! Quant à ton escorte, sois sans inquiétude, j'en prendrai soin.

Lorsque, après une succulente diffa, il eut pris congé de moi, et se fut retiré dans sa kheïma, je m'étendis avec délices sur un moelleux tapis du Djebel Amour; mais, avant de m'endormir, je ne pus m'empêcher de philosopher sur cette singulière aventure, et je fus amené à conclure que, sur cette terre ingrate et cruelle aux descendants du couple qui fut condamné à manger son pain à la sueur de son front, les pasteurs ont exceptionnellement trouvé grâce devant l'inexorable justice. Seuls, dans une humanité vouée à l'effort perpétuel, les descendants d'Abraham ont obtenu un traitement de faveur.

La négresse offre l'enfant debout à l'admiration du peuple.

LA BARAKA



Au mois d'octobre 1874, mon bataillon reçut l'ordre de quitter Saïda où il tenait garnison depuis tantôt six mois, pour aller relever, dans les postes de la frontière marocaine, le bataillon du 53e qui les occupait depuis la fin de la guerre de 1870 et allait être incessamment rapatrié.

Voyage agréable, s'il en fut, à la limite des hauts plateaux et du Tell, dans un pays excessivement pittoresque, couvert de superbes forêts, abondant en sources limpides et fraîches, véritable paradis pour les disciples de saint Hubert que nous étions presque tous. Je vous laisse à penser avec quelle joie, en arrivant à l'étape, nous profitions des quelques heures de liberté qui nous étaient octroyées généreusement par le commandant pour battre les abords du bivouac et assassiner les

paisibles lapins, lièvres et perdrix, qui abondaient dans ces régions si giboyeuses avant le développement de la colonisation.

Nous revenions chaque soir, le carnier plein, même les plus maladroits, et ce, à la grande joie du chef de popote qui n'avait pas à se préoccuper du ravitaillement, question pourtant si ardue en pays arabe.

... Après avoir cheminé pendant trois jours à travers l'interminable forêt de Daya, franchi la vallée de la Mekerra à Magenta, fait étape à l'oued Slissen, et défilé devant le fort turc en ruines d'El Gor, nous arrivons à Sebdou où nous devons faire séjour avant de descendre dans la vallée de la Tafna pour gagner Lalla Marnia, point de dislocation du bataillon.

Nous commençons à distinguer les détails du paysage commun à tous les postes avancés de l'Algérie, les maisons blanches largement espacées au milieu des plantations de platanes et d'eucalyptus, les jardins verdoyants en bordure d'un oued, et, sentinelle vigilante, gardienne des pacifiques labeurs, la vieille redoute flanquée de bastions, lorsque notre attention est attirée par d'innombrables taches blanches répandues sur la surface de la plaine, telles des marguerites éparpillées sur un tapis de verdure.

— C'est sans doute jour de marché, fait l'adjudant-major.

— Non, certes, riposte le commandant, le souk est de l'autre côté de la rivière, et vous voyez plus loin ces innombrables tentes qui couvrent les coteaux voisins. Bah ! nous saurons tout à l'heure à quoi nous en tenir.

Et se retournant sur sa selle :

— L'arme sur l'épaule droite ! Pas accéléré, marche !

Et dès qu'il voit toutes les compagnies formées par quatre :

— En avant la musique !

Tambours battant, clairons sonnant, bombant le torse, redressant la tête et tendant le jarret, nous défilons à travers les rues du village, sous l'œil attendri des mercantis, et, au moment où nous arrivons sur le terrain habituel de campement, nous voyons accourir à notre rencontre un groupe de cavaliers, en tête duquel galope, superbe dans son magnifique dolman rouge, un brillant chef d'escadron de spahis.

C'est le commandant Ben Daoud, ce descendant d'une race illustre entre toutes et qui nous a puissamment aidés à conquérir la province d'Oran. Bras droit des Bugeaud, des Lamoricière et des Changarnier, son père, le grand chef des Douairs et Smelas, tribus du Maghzen des Turcs, fut le héros de cent combats au temps des luttes homériques de la conquête, et, indéfectible serviteur de la France, voulut que son fils devînt officier après être passé par Saint-Cyr. C'est ainsi qu'il prit sa retraite, il y a une dizaine d'années, comme colonel et grand-croix de la Légion d'honneur.

Il est à cette époque commandant supérieur du cercle de Sebdou, et, après les présentations d'usage, il nous invite à venir prendre une tasse de thé dans l'après-midi, en nous promettant un spectacle original.

Le fameux Mouley Mohammed, le chérif d'Ouezzan, descendant en ligne droite du Prophète, est son hôte pour quelques jours. Venu du fond du Maroc en Algérie, il procède en ce moment, avec l'autorisation du gouvernement français, à la levée de cet impôt religieux qui s'appelle la *ziara*.

Partout où il daigne arrêter ses pas, affluent de dix lieues à la ronde toutes les foules arabes, kabyles et maures, tous les gens de la tente, du gourbi et de la maison. Jeunes et vieux, riches et pauvres, attendent avec impatience le moment où ils pourront vider dans l'escarcelle de ses serviteurs les pièces d'or, d'argent ou de bronze, souvent amassées au prix d'un dur labeur, et dont ils sont trop heureux de se dépouiller en échange de la *Bàràka,* ce don inestimable, gage des félicités paradisiaques et privilège exclusif des descendants en ligne directe du Prophète par sa fille Fathma. Et les aumônes s'entassent chaque jour dans les

coffres bardés de fer, et sont converties à la première succursale de la Banque de l'Algérie en valeurs de tout repos.

Le commandant Ben Daoud nous reçoit avec cette exquise urbanité qui caractérise les grands seigneurs arabes. Nous ne sommes pas admis à présenter nos hommages à sa femme qui à cette époque est encore reléguée dans le gynécée. Une dizaine d'années plus tard, quand le commandant aura gravi un échelon de plus, il me sera donné d'être reçu, à Oran, au jour de Mme Ben Daoud. Quels combats ont dû se livrer dans le cœur de ce bon musulman pour braver le préjugé treize fois séculaire qui claquemure l'épouse entre les murs du harem, et s'exposer ainsi à la réprobation de ses coreligionnaires!

Courte incursion, du reste, à travers un monde si différent du sien, car l'oiseau précieux, qui avait d'ailleurs appris en peu de temps à babiller d'une manière charmante, réintégra brusquement sa cage dorée dès que sonna l'heure de la retraite. L'Arabe se plie quelquefois à nos usages, mais pour un temps; jamais il ne s'y convertit définitivement.

Après le thé, nous sortons pour fumer un cigare sur le terre-plein du bastion, auquel est adossé l'hôtel du Commandement et qui fait office de jardin et de promenoir. Une sourde rumeur monte du pied des remparts; on dirait le grondement monotone des flots déferlant sur des récifs, et j'éprouve la même impression que j'avais ressentie un jour, sous le ciel étincelant de la Côte d'Azur, en pénétrant dans une vieille batterie de côte dont les murs plongeaient au sein des flots de la Méditerranée. Même décor, ici comme là-bas: les canons allongent leur gueule de bronze à travers les embrasures, les murs sont ajourés des mêmes créneaux, et, quand on monte sur le parapet, l'œil se perd dans l'espace incommensurable.

Ce n'est pas, il est vrai, l'infini de la Grande Bleue, mais c'est un autre infini, ruisselant de soleil, l'infini du Désert. Ce ne sont plus des flots frangés d'écume qui viennent en murmurant se briser sur la pierre des murailles, mais les vagues bariolées d'une foule innombrable qui attend dans une frénésie d'impatience l'apparition du dispensateur des célestes bénédictions.

Retiré au fond de son appartement, indifférent au désir exaspéré des misérables amoncelés en ce moment tout autour de l'enceinte qui le protège contre leur importunité, Mouley Mohammed vient de terminer sa sieste. Près de lui, allongée sur une chaise longue, une superbe créature aux cheveux rutilants de soleil, une femme de chambre anglaise entrevue au cours d'un voyage à bord, et qui a consenti à devenir son épouse préférée, berce dans ses bras un bel enfant de deux à trois ans, au teint bistré et au front bombé comme le père, mais dont le visage s'éclaire de deux yeux lumineux comme ceux de la mère. Soudain, on gratte à la porte, et une négresse, la tête couverte d'une foutah de soie cerise brochée d'or, vient se prosterner aux pieds du chérif, et, après lui avoir humblement baisé la main, lui murmure quelques paroles d'un air craintif.

Sans doute, elle est chargée de lui demander s'il daignera se montrer à son peuple, car il a aussitôt un geste las et donne un ordre bref.

Ces gens-là sont insupportables! Ils ne peuvent donc pas se contenter de payer et de recevoir indirectement sa bénédiction! Il faut encore pour les satisfaire qu'il s'exhibe à toute cette canaille!

Eh bien, non! Ils se contenteront pour cette fois de la vue de son héritier. Au même titre que lui, du reste, il possède la Bàràka et voici la négresse, la nounou sans doute, car l'enfant lui a sauté au cou avec empressement, qui l'emporte tout heureuse, et se dirige vers le rempart.

Elle grimpe avec lui sur le pan coupé qui termine l'embrasure de la pièce du saillant, et, élevant l'enfant entre ses bras, l'offre en spectacle à la multitude.

Un court silence, un grand frisson qui passe à la surface de cette mer de têtes extasiées, puis une acclamation si formidable que je sens trembler le mur sur lequel je me suis penché curieusement pour voir l'effet produit.

Toutes ces faces, qui se tendent désespérément vers l'angle du bastion, sont comme figées dans une muette adoration; tous ces yeux, où se lit une si intense impression de bonheur réalisé, cherchent passionnément à rencontrer le regard de ce mioche de trois ans. Qu'il se pose un seul instant sur eux, et c'en est fini de leurs turpitudes, de leurs iniquités et de leurs crimes. Toutes leurs souffrances, toutes leurs misères sont oubliées; ils viennent de gagner le paradis!

La négresse a reposé l'enfant sur le bord de l'embrasure et continue à l'offrir debout à l'admiration du peuple, lorsqu'un incident comique provoque soudain une épouvantable catastrophe.

Pressé sans doute par un besoin urgent, le descendant de Fathma, avec cette belle impudeur des enfants, relève les bords de sa courte gandourah de soie verte, et apparaît soudain à la foule dans l'attitude du célèbre « Manneken-piss », puis, sans vergogne, arrose libéralement les rangs les plus rapprochés du rempart.

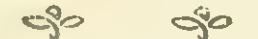
Nous regardons tous en riant cette scène amusante, mais je vous assure que notre gaieté ne dure pas longtemps.

Un cri terrible jaillit des entrailles de la foule qui, lancée en avant par une force irrésistible, vient s'écraser contre les murs du bastion. Nous entendons les hurlements des femmes, les vociférations des hommes, puis le rauque halètement des poitrines comprimées des malheureux qui étaient appuyés contre le rempart, et qui sont littéralement aplatis contre la pierre dure.

O puissance du fanatisme! Ils vont expirer; leur face est déjà bouffie et livide, leurs yeux sortent de leurs orbites; et cependant, de leur langue noirâtre et sanguinolente, ils s'efforcent encore de lécher les filets liquides qui descendent de l'embrasure.

Derrière eux, cent bras se tendent par-dessus leurs têtes et leurs épaules pour s'imprégner de la bienheureuse humidité et ceux qui ne peuvent y parvenir s'efforcent de toucher au moins ceux qui ont eu le bonheur d'y atteindre, et ainsi de suite, jusqu'aux derniers rangs.

Il fallut plus d'une heure d'efforts pour faire évacuer les abords du bastion tragique, et, quand le piquet en armes qui avait été dirigé sur le théâtre de la catastrophe eut réussi à refouler ces fanatiques, on trouva plus de vingt cadavres amoncelés au pied du mur, tous horriblement tuméfiés, mais ayant encore par delà la mort, et malgré la déformation de leurs traits, une incroyable expression de béatitude.



ENTRE LA VIE ET LA MORT

(JOURNAL DE MARCHE)



24 juin 1884.

Il y a aujourd'hui vingt-deux jours que nous sommes partis de Géryville, et seize jours que nous avons quitté El Abiod Sidi Cheikh.

Depuis le départ du peloton de chasseurs d'Afrique qui était venu à Kheroua m'apporter des nouvelles d'Aïn-Sefra, nous n'avons plus rencontré de créatures humaines.

Benoud, la dernière oasis, est abandonnée depuis la dernière insurrection de Bou-Amama. Ses maisons, cubes grossiers d'argile rougeâtre, s'effondrent une à une, à la suite de l'orage épouvantable qui a transformé en véritable fleuve le lit desséché de l'oued Rarbi, et permis ainsi à ma petite colonne d'arriver jusqu'à l'Erg. La vision de ces jardins déserts où nous avons fait une sieste exquise à l'ombre des palmiers, au rythme berceur de leurs éventails géants, hante encore notre esprit dans ce pays maudit où les points d'eau les plus proches sont à plus de cent kilomètres.

Nous revenons d'explorer un passage à travers la région des grandes dunes, et nous nous sommes arrêtés à Mekam Ferradj, à moitié chemin du Gourara, alors presque inconnu. C'est ici un enchevêtrement inextricable de montagnes de deux cents à deux cent cinquante mètres de haut, mais ces montagnes sont pour ainsi dire fluides, et leur forme varie sans cesse au gré des vents, car ce sont des montagnes de sable (1). Un sable brillant, presque impalpable, qui se teinte de toute la gamme des jaunes, depuis le chrome aux tons d'or jusqu'au cadmium foncé, couleur de mandarine, et s'avive encore du contraste des grands pans d'ombre lavés d'améthyste.

C'est ici le triomphe de la lumière. Au lever et au coucher du soleil, le spectacle est féerique. Nous marchons dans un monde irréel, où toutes les cimes sont d'un rose intense, et toutes les vallées d'un violet profond.

Pendant les heures chaudes de la journée, nous sommes tellement éblouis par la réverbération des sables que nos yeux sont comme incendiés de clarté. A tâtons, ainsi que des aveugles, nous cherchons péniblement notre chemin au milieu de l'insoutenable éclat qui rayonne de toutes parts et brûle nos paupières mi-closes.

A chaque dune gigantesque qui barre la direction marquée par l'aiguille de la boussole, c'est, dans le sable qui s'effondre sous nos pas, l'ascension pénible jusqu'à la crête aiguë comme une lame de sabre. De l'autre côté, nous nous laissons glisser ainsi que sur la pente d'un névé, et nous arrivons pile ou face au bas du talus incandescent, pour recommencer aussitôt une nouvelle escalade.

(1) Dans le nord-est de Tabelkosa, il existe une zone impraticable où les dunes de sable mouvant atteignent une hauteur de plus de deux cent cinquante mètres, alors que, dans les autres parties de l'Erg, elles ne dépassent pas une altitude moyenne de soixante à quatre-vingts mètres. (Commandant Deporter, *Extrême-Sud Algérien*. — Fontana, Alger.

Parfois au contraire, au lieu d'une vallée, c'est une excavation en forme d'entonnoir qui se creuse sous nos yeux, et tout au fond, à cent cinquante ou deux cents mètres en contre-bas, nous apercevons le grès de l'écorce terrestre, mise à nu par les remous du vent. Nous sommes obligés alors de contourner les bords de cette sorte de cratère pulvérulent, et nous n'y parvenons qu'à grand'peine sur cette étroite arête, avec des chameaux qui poussent des meuglements de détresse, et qui risquent à chaque instant de rouler dans les profondeurs de l'abîme.

Que le siroco souffle plusieurs jours de suite, et voici toute la topographie de l'Erg changée. Là où il y avait une vallée se dresse maintenant une cime, et les crêtes aiguës d'hier se sont effondrées dans les bas-fonds. D'une manière imperceptible, mais inlassablement, les milliards d'atomes de quartz montent à l'assaut sur l'aile de la tempête jusqu'à ce que le versant exposé au vent soit passé du côté opposé, et ainsi de suite tant que dure l'ouragan.

La masse prodigieuse de chaque dune est animée d'un mouvement perpétuel de ses infimes éléments et roule invisiblement, mais sûrement, sur son axe transversal, telles les vagues monstrueuses d'un océan d'or en fusion dont la translation s'effectuerait avec une vitesse si petite qu'elle échapperait à nos sens imparfaits.

Ma mission est accomplie, j'ai reconnu l'itinéraire à suivre pour arriver à Tabelkosa. Il est difficile, certes, mais non pas impraticable à nos soldats, et seize ans plus tard, quand je serai colonel du 2e étranger, l'énergique commandant Le Tulle y passera au prix de mille souffrances avec tout un bataillon de mon régiment, accomplissant ainsi une des prouesses les plus extraordinaires de cette troupe incomparable qu'est la légion.

Nous revenons maintenant vers le nord; demain nous serons sortis de l'enfer de l'Erg. Il est temps, du reste, car nous n'avons plus que trois jours d'eau pour les hommes et deux jours pour les chevaux et mulets.

25 juin.

Enfin, nous sommes sortis des grandes dunes! Devant nous s'étend la plaine des Habilat, immense et désertique. La vallée de l'oued Rarbi, arrêté ici dans son cours par l'infranchissable barrière des sables, s'épanouit en une vaste cuvette dont la surface argileuse est toute crevassée par la morsure du soleil.

Les Arabes appellent ce point Tigmi el Mesagreba. Hélas! Il n'y a pas une goutte d'eau. Je suis inquiet, et je cherche des yeux mon guide pour le consulter. C'est un descendant de Sidi Cheikh, le propre cousin de Si Slimane, le grand chef de cette tribu de marabouts tué dans la dernière insurrection. Il porte du reste le même nom. Ce personnage considérable, pour faire sa cour au général Thomassin, commandant la division d'Oran, et dans le but de rentrer en grâce, a consenti à m'accompagner.

Pour qu'il s'offre spontanément à me conduire sur la piste chamelière du Gourara, je n'ai eu, en passant à la zaouia d'El Abiod, qu'à montrer le sauf-conduit ci-dessous:

Par la faveur du Dieu très haut,
C'est de lui que nous implorons l'assistance!

Le général Thomassin à tous les chefs indigènes du commandement militaire de la division militaire d'Oran:

Vous aurez à fournir à M. le capitaine Bruneau, du 2e régiment de zouaves, attaché au service topographique, pendant la durée de son séjour parmi vous, les guides, animaux de transport, et tout ce qui lui sera nécessaire pour l'accomplissement de sa mission.

Salut!

Ecrit à la date du 22 mai 1884.

En tête du texte original se trouve l'empreinte d'un cachet au centre duquel on lit :

O chef des chefs, sois propice à ton serviteur Thomassin, année 1883.

Si Slimane, arrière-petit-fils du saint marabout, est saint lui-même aux yeux des Arabes et possède la « bàràka », ce pouvoir mystérieux, dispensateur des bénédictions célestes. Dans ses mains blanches et aristocratiques, il roule perpétuellement les grains d'ambre d'un chapelet qui a touché la pierre noire de la Mecque, la Kaâba.

Il descend en ce moment de son méhari de pur sang, aux jambes fines et nerveuses comme celles d'une gazelle, et s'accroupit pour la prière du D'hour, car il est plus de midi. Quand il a fini ses génuflexions et ses prosternations, il reste quelques minutes plongé dans une immobilité absolue, le capuchon de laine fine de son haïck rabattu sur ses yeux, et semble en proie à une sorte d'extase mystique dont ma voix le tire brusquement :

— Ia ! Sidi El Hadj Slimane !

Il se lève et s'approche aussitôt.

— Crois-tu qu'il y ait encore de l'eau dans les redirs de l'oued ?

— Le soleil l'a bue, Sidi Cap'tane.

— Et dans les puits que nous avons rencontrés du côté de Benoud ?

— La terre l'a bue, Sidi Cap'tane.

— Diable ! Mais nous n'avons plus d'eau que pour deux jours, et moi qui comptais sur cette crue pour revenir à El Abiod !

— Tu as eu tort, Sidi Cap'tane, nous sommes restés trop longtemps dans l'Erg, et, dans cette saison, les sables boivent l'eau comme une éponge.

— Mais alors, nous risquons de mourir tous de soif !

— In chah Allah ! (S'il plaît à Dieu).

Je reste un moment atterré, puis je sors des fontes de mon harnachement la carte sur laquelle je trace chaque jour l'itinéraire parcouru, relevé chemin faisant à la boussole, et rectifié tous les soirs, après avoir fait le « point » avec mon sextant de poche.

Je la déplie, je l'étends sur le sable, puis, à genoux, je m'absorbe dans mes calculs, et, soudain, je me relève plus tranquille.

— Si Slimane, peux-tu me guider jusqu'à Sidi El Hadj Eddine ?

— Non, Sidi Cap'tane.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'ai jamais marché cette route. C'est le Hammada, le désert de pierres, plat comme la mer, sans aucun point de repère. Je te perdrai, et toute la colonne avec toi !

— Eh bien, Si Slimane, c'est moi qui la conduirai.

Et, appelant le clairon, je lui crie de sonner l'assemblée. Bientôt toute la petite troupe est réunie : les cinquante hommes du peloton monté à mulets de la légion, le demi-peloton de spahis, les goumiers des Ouled Sidi Cheikh, et les sokrars ou conducteurs de chameaux.

Après avoir mis en quelques mots au courant de mon plan le lieutenant de La Farre, commandant du peloton monté, un officier de la plus haute distinction et d'une rare énergie, qui fut pour moi, dans cette pénible mission, le plus précieux des collaborateurs, je prends la parole en ces termes :

— Mes amis, nous n'avons plus que pour deux jours d'eau. D'ici à El Abiod Sidi Cheikh, par l'itinéraire que nous avons suivi à l'aller, il y a deux cent trente kilomètres et nous ne sommes pas sûrs que les puits ne soient pas desséchés. A Sidi El Hadj Eddine, au contraire, il y a de l'eau en toute saison, mais il faudra faire la route en deux étapes de quatre-vingts kilomètres chacune. Le guide se déclare



Je déplie la carte, je l'étends sur le sable...

incapable de nous y mener, heureusement qu'avec ma carte je suis sûr de vous y conduire. Avez-vous confiance en moi ?

Des exclamations retentirent :

— Oui, oui, mon capitaine !

— Eh bien, nous partirons à trois heures du matin, afin de profiter de la fraîcheur de la nuit. Personne ne fera la route à pied, car les légionnaires qui alternent par moitié pour monter les mulets et les sokrars eux-mêmes voyageront sur les chameaux du convoi et auront ainsi leurs pieds préservés du contact brûlant du sol. Après-demain, s'il plaît à Dieu, ce sera la fin de nos souffrances et nous ne serons plus qu'à une étape ordinaire de l'oasis de Brézina. Rompez !

Je prends ensuite Si Slimane à part, et je lui dis à demi-voix :

— Si tu n'as pas foi dans mes promesses, je t'autorise à revenir par Benoud. Avec ton méhari et une outre d'eau, ce ne sera pour toi qu'un jeu d'enfant. Va ! Tu es libre.

— Non, Sidi Cap'tane, je reste avec toi. Nous mourrons tous, mais j'ai promis à Sidi Thomassin de ne pas t'abandonner. Du reste ce qui est écrit est écrit, car la vie et la mort sont entre les mains de Dieu !

(*A suivre.*)



Toute surprise est ainsi rendue impossible.

— C'est vrai, Si Slimane, mais il est écrit qu'après-demain soir nous boirons au puits de Sidi El Hadj Eddine.

El hamdou lilla! (Louange à Dieu!)

Sur ce, je m'occupe d'installer mon bivouac à l'abri de toute surprise, ainsi que je le fais chaque jour, car j'ai été informé par un courrier spécial du commandant supérieur de Géryville, le chef de bataillon Coville, que, ma présence ayant été signalée dans le Tafilelt, un rezzou de cinq cents cavaliers Bérabers me cherche en ce moment dans le Hammada et dans l'Erg. Je saurai plus tard que, furieux de m'avoir manqué et ne voulant pas rentrer les mains vides, il avait été piller nos Chambâas du côté d'Ouargla, à huit cents kilomètres de son point de départ. Chose incroyable pour ceux qui ignorent l'incomparable résistance à la soif et à la fatigue de leurs juments de race, exclusivement nourries de dattes sèches, cette prodigieuse randonnée fut faite en vingt jours, aller et retour compris.

Je campe toujours dans la même formation: en triangle, à cause de mon faible effectif. Trois feux, allumés à cent mètres de chaque sommet et alimentés toutes les deux heures avec des racines de guetaf ou d'autres plantes ligneuses du désert, éclairent faiblement les abords du bivouac. Toute surprise est ainsi rendue impossible, parce que les factionnaires placés sur chaque face dans une obscurité relative ont des vues très nettes sur la zone lumineuse qui les environne.

Les hommes couchent, du reste, avec leurs fusils chargés à leur côté, et, à la moindre alerte, tous doivent se réfugier dans l'espèce de redoute formée au centre du campement par les bagages disposés en carré et les chameaux couchés tout autour après avoir été entravés des quatre pieds.

L'installation terminée, je procède à la distribution de l'eau, en diminuant un peu la ration habituelle, de manière à garder une petite réserve pour le surlendemain, et je rentre ensuite dans ma tente. La chaleur y est accablante, bien que les bords en soient relevés à un mètre du sol, et qu'elle ait ainsi l'air d'un grand parapluie. Je sors mon thermomètre et le suspends au montant central, c'est-à-dire à l'endroit relativement le plus frais, et j'attends quelques minutes. Le mercure atteint *cinquante-huit* degrés centigrade; je l'expose ensuite au soleil et il monte rapidement à *soixante-dix*, alors que tous les matins, à trois heures, il descend à *huit* ou *dix*. Quel climat que celui où l'on peut constater des écarts de température de *soixante* degrés en douze heures! La terre, surchauffée pendant l'après-midi, est encore brûlante après le coucher du soleil, à tel point que, pour pouvoir dormir, la plupart d'entre nous couchent presque nus; mais nous sommes régulièrement réveillés par le froid vers deux heures, et obligés de nous couvrir à la hâte pour le reste de la nuit.

Chaque soir, dès que l'obscurité est assez profonde, je procède à l'observation de la Polaire. Après avoir versé dans une assiette le mercure contenu dans trois récipients se vissant hermétiquement et s'emboîtant les uns dans les autres, afin de ne pas perdre une goutte du précieux métal, je prends la latitude en visant cette étoile par réflexion avec mon sextant de poche et, mes calculs terminés, mon itinéraire rectifié, je me dispose à prendre un peu de repos avant le départ.

En une minute, je me débarrasse de mes vêtements, et, couvert seulement d'une gandoura de soie rose, je m'étends sur le tapis de Tlemcen qui me sert de lit, mon sabre et mon revolver à portée de ma main, puis je m'endors rapidement.

Après quelques heures d'un profond sommeil, je me réveille brusquement d'un horrible cauchemar. Le froid est venu, et je grelotte dans mon léger vêtement. Machinalement, je porte la main à ma gorge oppressée. Horreur! J'ai rencontré quelque chose de visqueux et de froid dont le contact glace ma poitrine et, comme dans un éclair, j'entrevois le terrible danger qui me menace.

Une vipère cornue, dont l'espèce pullule dans cette région, à tel point que les Arabes lui ont donné le nom de Bled Lefaâ, et dont le gîte souterrain doit se trouver sous mon tapis, réchauffée sans doute par le voisinage de mon corps, a dû ramper jusqu'à ma poitrine! Attirée par la chaleur de ma peau, elle est venue se blottir sur mon cœur!

Je me rappelle soudain que mes hommes ont failli être victimes, à plusieurs reprises, de ces redoutables serpents dont la blessure est presque toujours mortelle, et la vision d'un sokrar mordu par une lefaâ en ramassant de l'herbe à Aïn-Korima passe subitement devant mes yeux. Je vois encore ce malheureux, refusant tous les soins, s'envelopper la tête dans son haïck et attendre le moment fatal avec cette résignation fataliste qui fait à la fois la faiblesse et la grandeur de l'Arabe; je le vois expirer en quelques minutes après s'être tordu sur le sol dans d'atroces convulsions! Je songe avec angoisse que nous n'avons ni médecins, ni médicaments! Ah! Que je regrette en ce moment de ne pas avoir emporté, avec une seringue de Pravaz, du permanganate de potasse ou du chlorure d'or!

Mon esprit bat la campagne et je cherche vainement un moyen d'échapper à la mort qui me guette. Si c'était dans un autre endroit du corps, je pourrais avec mon rasoir enlever la partie mordue et la cautériser ensuite en enflammant une pincée de poudre. Mais là, à la place du cœur, il n'y faut pas songer. Tout mon être se révolte contre cette fin stupide qui me paraît fatale, mais que faire? Singulière réminiscence, les vers sublimes du poète arabe traversent soudain mon cerveau:

C'est quand la mort est proche, ô mes frères, qu'il faut tenir vos âmes.

Et, par un effort prodigieux de ma volonté, je me ressaisis instantanément.

Ma décision est prise: doucement, tout doucement, mes doigts prennent contact avec le corps du reptile, l'effleurent ainsi que pour une caresse, en suivent toutes les sinuosités avec des précautions infinies, et, quand je sens enfin à l'amincissement du cou succéder le renflement caractéristique de la tête quadrangulaire, je serre brusquement le pouce et les deux premiers doigts et je crie:

— A moi! au secours! apportez de la lumière!

De toutes parts accourent les légionnaires et, à la lueur d'une touffe de drinn arrachée à leur couchette, ils m'aperçoivent brandissant la vipère à cornes dont le corps frétille désespérément, s'enroule et se déroule alternativement avec rage autour de mon poignet!

— Essayez de trouver un bâton, faites vite, mes doigts se fatiguent! Attention, maintenant, je vais lancer l'animal sur le sol! Tâchez de ne pas le manquer!

Ils sont là cinq à six qui ont saisi des supports de tente-abri et qui guettent.

Un mouvement sec en écartant les doigts, et l'horrible bête, encore tout étourdie du choc, est écrasée en moins de temps que je ne mets à l'écrire.

Ouf! Je l'ai échappé belle, et, levant les yeux au ciel, un hymne de reconnaissance chante dans mon cœur qui avait bien failli cesser de battre à jamais.

A trois heures du matin, ma petite colonne s'ébranle en silence, éclairée à bonne distance par des groupes de cavaliers qui marchent en avant, en arrière et sur les flancs. Sur notre droite, le ciel commence à pâlir, puis se teinte progressivement des nuances les plus délicates, depuis le lilas pâle jusqu'au rose incarnat, et, soudain, l'astre roi apparaît éblouissant au seuil de son empire, car c'est ici vraiment son domaine de prédilection. Dès qu'il l'inonde de ses rayons, la terre disparaît dans le flamboiement de la lumière, et nous marchons tout baignés de clarté, tels ces insectes obscurs qui, par une belle nuit d'été, rampent sur les globes étincelants des lampes électriques.

Malgré tout nous allons bon train. Les chameaux délestés, auxquels j'ai fait donner par exception une ration d'orge, marchent presque à l'allure des mulets, grâce aux supports de tente-abri dont les légionnaires leur caressent de temps en temps les côtes, mais malheur aux cavaliers s'ils prennent le galop! Il est impossible de résister plus de quelques secondes à cette allure épouvantable, et l'imprudent a tôt fait la culbute.

Vers dix heures et demie, j'entends des cris de joie. A quelques kilomètres vers le nord apparaît une masse sombre de verdure. J'interroge Si Slimane qui marche à quelques pas de moi et ondule au rythme berceur de son méhari, mais il ne me répond que par un haussement d'épaule, et, en approchant, nous voyons peu à peu se dissiper la décevante illusion. Au demeurant, les tiges élancées des palmiers et leurs feuillages verdoyants se réduisent à de simples buissons de hadh et de kemoun, maigres échantillons de la flore saharienne qui ont poussé sur les bords d'un oued desséché.

Il y a huit heures que nous marchons. J'estime que nous avons fait environ cinquante kilomètres et je décide qu'on s'arrêtera là deux heures pour laisser passer le plus fort de la chaleur et donner un peu de repos aux mulets qui fatiguent beaucoup sur ce sol caillouteux. Après un maigre repas, je fais distribuer un litre d'eau par homme, et quelle eau! presque bouillante, puant les œufs pourris, mais nous avons tellement soif que nous la buvons avec une indicible volupté. A une heure, nous repartons dans la direction que j'ai tracée sur ma carte, en tirant une ligne droite de Maader El Mesagreba à Sidi El Hadj Eddine. Je la suis religieusement à la boussole, et, tel un timonier penché sur son compas, je redresse de temps en temps les écarts de route du commandant de mon avant-garde. Une erreur de lecture d'un degré à droite ou à gauche, et nous sommes tous perdus!

Enfin, le jour décroît, et, vers six heures, nous apercevons du haut d'une

ondulation du sol, un spectacle bien fait pour relever notre courage. Des arbres, de vrais arbres, ceux-ci, s'étendent en cercle autour d'une daya, c'est-à-dire d'un bas-fond où s'accumulent les pluies d'orage quand il pleut dans cette région déshéritée. Ce sont des betoums (*Pistacia atlantica,* ou pistachiers térébinthes), arbres millénaires au tronc énorme et à la charpente puissante qui étendent sur une circonférence d'une centaine de mètres leur ombre opaque.

J'ai fait choix du plus gros pour installer ma petite colonne, et bientôt elle est entièrement abritée sous son feuillage majestueux. Malheureusement, s'ils nous fournissent une ombre délicieuse, ils n'indiquent pas la présence de l'eau. S'il en existe de souterraine, c'est à une formidable profondeur que leurs racines doivent aller chercher l'humidité nécessaire à la vie. A huit heures, je fais coucher tout le monde et, quelques instants après, bêtes et gens, rompus de fatigue, s'endorment d'un profond sommeil sous la garde des factionnaires.

27 juin.

Nous sommes en route depuis deux heures du matin et je m'inquiète du silence de mes hommes. Ils sont visiblement préoccupés et, hier au soir, le bivouac avait un air de tristesse qui m'a frappé. C'est que c'est aujourd'hui le grand jour. Il faut que nous arrivions coûte que coûte à Sidi El Hadj Eddine ou, sinon, c'est la mort la plus horrible de toutes, la mort par la soif.

Il faut que je sois bien sûr de moi pour ne pas trembler intérieurement au sentiment de l'effroyable responsabilité que j'ai assumée de propos délibéré. Je m'interroge parfois et mon esprit répond toujours victorieusement à toutes les objections que me suggère mon inquiétude. Je ne puis pas me tromper: je suis sûr de l'exactitude de mon levé. D'une part, j'ai la position exacte du point d'eau sauveur, et, de l'autre, celle de mon bivouac de la veille que j'ai obtenu par longitude et latitude, relevées la première par la différence de l'heure du lieu et celle de mes chronomètres, et la seconde par l'observation de la Polaire au sextant. Vers sept heures du soir, huit heures tout au plus, quoi qu'il arrive, nous ne serons pas loin de Sidi El Hadj Eddine et j'enverrai à la découverte dans toutes les directions. Cette pensée me réconforte et j'entonne subitement une chanson de route qui a le don de réveiller la bonne humeur chez nos légionnaires. Au refrain, ils reprennent en chœur.

Alors, confiant dans mon étoile, je leur crie joyeusement:

— Ne craignez rien, les enfants, ce soir vous pourrez boire à votre soif!

Ce soir, oui, mais d'ici là? Il ne me reste plus que quatre tonnelets d'eau que je garde comme suprême réserve en cas d'accident, et j'ai pris la précaution de faire marcher à une dizaine de mètres devant moi les deux chameaux qui les portent, car je ne suis pas tranquille sur la sécurité de leur précieux fardeau.

Cent vingt litres en tout pour une centaine d'hommes, dont le moins assoiffé boirait une pinte d'eau sans reprendre haleine.

A sept heures et demie, je fais une courte halte sur les bords d'une dépression que mon guide assure être l'oued Denaguir, oued sans eau, bien entendu, et vers onze heures un long repos sur les bords d'une daya légèrement encaissée que des édifices singuliers avaient signalée de loin à mon attention.

Là, dans cette solitude, trois *krakirs,* sortes de cônes tronqués de quatre à cinq mètres de hauteur, reposant sur un soubassement carré, se dressent comme les témoins d'une civilisation disparue. Proportions gardées, ils apparaissent comme des modèles réduits des tombeaux des anciens rois de Numidie, les medracen de la province de Constantine, et le tombeau de la Chrétienne de la province d'Alger; toute ornementation a disparu, car, sous la morsure incessante du soleil, la pierre s'est effritée, mais le plan et la disposition générale sont identiques. Quel dommage que nous ne puissions les explorer; mais, pour le moment, j'ai bien d'autres chats à fouetter, et je me borne à un rapide examen.

Un scorpion d'une taille phénoménale se prélasse sur une sorte de chapiteau

ébréché, et je veux l'emporter comme souvenir, mais comment vais-je m'y prendre pour capturer le redoutable arachnide sans l'endommager? Je cours chercher un morceau de bois de caisse à biscuits, je le fends à son extrémité et j'introduis un petit taquet entre les deux branches de cette pince improvisée; puis, lentement, avec mille précautions pour ne pas effaroucher l'animal, je le saisis par le milieu du corps et le plonge malgré sa résistance dans un pot à moutarde vide dans lequel mon cuisinier verse du rhum. Et c'est ainsi que j'ai pu, un mois après, remettre au pharmacien-major de l'hôpital d'Oran, un savant entomologiste, un spécimen qui doit être encore aujourd'hui la gloire de sa collection, si le faible degré alcoolique du mauvais tafia de l'administration l'a suffisamment protégé pendant le voyage.

Décidément cette daya est un séjour d'élection pour les bêtes venimeuses, car voici mon spahi qui m'apporte une superbe lefaâ. Ali est membre de la célèbre confrérie de Sidi Aïssa, et, comme tel, il jongle impunément avec les serpents les plus venimeux.

— Ti vois, ma captaine, y en a pas méchants pour moi!

Et, pour me prouver son affirmation, il introduit la tête de la vipère cornue dans sa bouche grande ouverte, ferme les lèvres un instant, puis il la retire en riant de toutes ses dents. Je suis stupéfait, et j'essaie adroitement de lui faire dévoiler son « truc », car il en a un, ce n'est pas douteux. Vains efforts ! Je le prends à part et lui jure que je garderai le secret. J'insiste, et, alors, il me raconte un conte à dormir debout:

— Ecoute, ma captaine, j'y vas dire vérité! Kif kif mon père! Y en a longtemps, li bêtes parler comme nos ôtres. Un jor, Sidi Aïssa, notre patroune, y rencontrer la mère di Lefaâ qui dit comme ça: « — Ia! Sidi Aïssa, ti veux faire marché avec moi? — Qui c' qui ti dis? — O l'élu de Dieu, j'y dis que si tis servitours n'y pas faire dou mal aux miens, mis enfants tojor camarades! Ti pourras prendre comme ti vodras, jamais y en a mordre Aïssaoua! Ti jures par Sidna Mohammed? — Bechebaïg ennebi! Par la grille du Prophète! Que son saint nom soit béni! » Et voilà, ma captaine, pouquoi j'y pous faire xercice avec cit Lefaâ parce qu'y en a tojor camarades avec nos ôtres!

— Est-ce que tu as fini de te payer ma tête, vieux farceur? Demande donc plutôt à ton grand saint de faire jaillir une source dans cette daya, ça vaudra mieux!

Puis, sortant une pièce de vingt francs de mon porte-monnaie, je lui murmure à voix basse:

— Tiens, Ali, dis-moi ton truc, je ne te trahirai pas.

— Y en a pas di trouc, ma captaine. Ou rassi, ou rassek (Par ta tête et par la mienne) j'y dire vérité.

Toute insistance étant superflue, je lui ordonne de se débarrasser de sa dangereuse alliée, car il n'aurait jamais consenti à la tuer. Il la pose délicatement par terre, siffle entre ses dents d'une manière bizarre, et, prompte comme l'éclair, la vipère disparaît entre deux pierres dans une lézarde du Kerkour.

Je reviens ensuite auprès de mes hommes qui font une sieste sous de légers abris improvisés avec leur toile de tente. M. de La Farre me dit que les pauvres gens ont à peine mangé. La soif les torture visiblement, et je commence à avoir des inquiétudes. A mon estime, nous devons être à une trentaine de kilomètres de Sidi El Hadj Eddine, et cette appréciation concorde avec l'opinion de Si Slimane qui se souvient d'avoir entendu parler de ces krakirs. Nous serions sur les bords de la daya ben Kremouna, située dans le voisinage des puits sauveurs. Le saint homme, du reste, commence à reprendre confiance et à regarder avec moins de dédain ma boussole, cette œuvre du Chitane, c'est-à-dire du diable.

— Eh bien, lui dis-je, commences-tu à croire à la vertu de ce petit instrument?

— Dieu seul est grand, et si nous sommes dans le bon chemin, c'est parce qu'il a eu pitié de nous!

Et il ajoute gravement, comme s'il trahissait involontairement sa pensée :

— Mais tes hommes auront-ils la force d'aller jusqu'au bout?

Cette parole me donne à réfléchir et je me décide à ne partir qu'à trois heures, afin de leur permettre de se reposer une heure de plus avant de donner le coup de collier final. J'ai besoin aussi de ménager mes bêtes de somme; chevaux et mulets sont très fatigués, et j'ai dû faire abattre quelques chameaux qui ne pouvaient plus suivre.

A l'heure dite, toute ma petite troupe s'ébranle en bon ordre, et, après quatre heures d'une marche extrêmement pénible, où je suis obligé d'abandonner encore un mulet et trois chevaux de spahis, ainsi qu'une dizaine de chameaux, nous arrivons au bord d'une vaste dépression de terrain. Mes éclaireurs d'avant-garde prennent le trot et s'éparpillent dans toutes les directions pour aller à la découverte. Tout le monde pousse des cris joyeux et accélère l'allure, mais un secret pressentiment me dit que ce n'est pas encore là.

Je consulte aussitôt ma carte; Sidi El Hadj Eddine est au fond d'une sorte de cuvette de quatre kilomètres de longueur sur trois kilomètres de largeur, dont le grand axe est orienté du sud au nord, tandis que la dépression que j'ai sous les yeux s'étend indéfiniment du sud-ouest au nord-ouest; ce n'est qu'un thalweg, comme celui de l'oued Troub. Hélas! nous ne sommes pas encore au bout de nos souffrances.

Voici, en effet, les éclaireurs qui reviennent avec des airs mornes. « Oualou! oualou! » crient-ils de loin. Rien! Rien! C'est alors un concert de plaintes et de récriminations que j'essaie en vain d'apaiser. « Mourir pour mourir, crie un légionnaire, j'aime mieux en finir tout de suite. » Et, se laissant glisser le long de son chameau, je le vois qui se déchausse du pied droit, charge rapidement son fusil, place le bout du canon sous le menton. Il va presser la détente avec le gros orteil, lorsque, enlevant mon cheval dans un bond formidable, je retombe auprès de lui et je lui arrache son arme avant qu'il ait pu mettre son projet à exécution. En même temps, je crie au clairon: « Halte! L'assemblée! »

Quelques minutes après, les légionnaires sont alignés sur deux rangs; les spahis leur font face, et je me place au milieu de l'intervalle. Tous ces malheureux sont exténués, ils ont les yeux hagards et leurs traits sont crispés par une intolérable souffrance. Je sens d'après ce que j'éprouve moi-même qu'ils sont à bout de forces et qu'ils vont échapper à mon autorité si je ne réagis pas énergiquement. Alors, comme à l'exercice, je commande: « Garde à vous! Portez armes! » Puis: « Repos! »

Je tire ensuite ostensiblement ma montre et, d'une voix ferme:

— Un seul mot! Il est sept heures dix; si, à dix heures, nous n'avons pas trouvé les puits, vous aurez le droit de dire que je n'ai pas tenu ma parole; mais, d'ici là, j'exige une obéissance absolue! Il nous reste quatre tonnelets pleins. Je vais vous en distribuer deux, soit un demi-litre par homme, sokrars compris; le reste servira en cas d'imprévu. Allons! Encore un effort et, dans trois heures au plus, nous serons à Sidi El Hadj Eddine. Je ne l'espère pas, vous m'entendez bien, j'en suis sûr!

Cette courte allocution, prononcée d'une voix vibrante avec l'accent de la conviction, ranime aussitôt le courage de ces pauvres gens, et je commence séance tenante à faire distribuer la ration d'eau promise, mais je tremble de ne pouvoir mener cette opération à bonne fin.

Tous les visages qui m'entourent sont si effrayants de convoitise que j'ai peur à chaque instant de voir les tonnelets éventrés à coups de couteaux ou de baïonnettes dans une formidable ruée.

Ah! c'est dans ces moments que s'affirme l'ascendant du chef sur ses soldats,

cette force si dédaignée en temps de paix au profit de petits talents d'instructeur, de conférencier ou de comptable! Cette emprise merveilleuse de l'âme de celui qui commande sur les âmes de ceux qui obéissent!

Dociles à ma voix, ils se placent à la file, les uns derrière les autres, et, successivement, chaque homme, par deux fois, tend son quart au-dessus d'une gamelle de campement que j'ai fait placer là pour ne pas perdre une goutte du précieux liquide, puis cède la place à celui qui le suit. Leurs mains tremblent d'impatience et ils boivent d'une haleine, avec des faces d'extase.

Les Arabes sont plus maîtres d'eux, sans doute parce qu'ils ont plus souvent souffert de la soif, et, dès que le dernier sokrar a reçu son compte, je fais reprendre la marche.

Nous faisons encore quelques kilomètres et, à la nuit tombante, j'arrête de nouveau la colonne, puis j'envoie quatre spahis en reconnaissance, chacun dans une direction différente comprise entre le nord-ouest et l'est. Je me porte ensuite à un kilomètre en avant, je mets pied à terre, et j'attends.

Mille pensées se heurtent sous mon crâne en feu, ma langue se colle à mon palais desséché, car je n'ai pas bu au moment de la dernière distribution pour accroître la confiance de mes hommes, et Dieu sait si j'ai dû me faire violence!

Qu'allons-nous devenir si, par impossible, je me suis trompé dans mes calculs? Sur un si long itinéraire, j'ai pu commettre de petites erreurs qui, en s'accumulant, peuvent m'avoir fait dévier de la direction. J'envisage avec terreur cette hypothèse et, de minute en minute, mon inquiétude va grandissant. Je tuerai les chameaux pour boire leur sang, mais nos chevaux et nos mulets, qui n'ont pas bu depuis vingt-quatre heures, auront-ils la force de nous porter demain jusqu'à Brézina? Aurai-je encore assez d'autorité pour maintenir l'obéissance dans cette petite troupe sur laquelle passait tout à l'heure comme un vent de folie?

Soudain je tressaille, un bruit de galop arrive à mes oreilles. Il vient du nord, par conséquent de ma direction de marche. Heureux présage! J'attends, anxieux, et, tout d'un coup, je distingue une voix qui clame éperdument:

— El Ma! El Ma! (L'eau! L'eau!)

Sauvés! Ma première pensée est pour remercier Dieu, puis j'interroge avidement Ali qui arrive tout joyeux. C'est lui qui a découvert les puits. Ils sont là, tout près; ce sont des oglats, c'est-à-dire des trous profonds creusés dans le fond de la cuvette de Sidi El Hadj Eddine. L'eau est abondante et fraîche, et le brave garçon m'apporte sa musette de cuir à moitié pleine du précieux liquide, mais je résiste à la tentation et, après en avoir pris seulement à la hâte une gorgée pour rafraîchir ma gorge embrasée, je saute en selle en poussant un cri de triomphe afin de porter plus vite la bonne nouvelle à mes soldats.

Je renonce à décrire la joie délirante et l'enthousiasme frénétique de ces braves gens. Les quelques kilomètres qui nous séparent de Sidi El Hadj Eddine sont franchis à une allure rapide, et il faut que je déploie toute mon énergie pour que la marche ne se transforme pas en une course effrénée.

Là encore, c'est à grand'peine que je réussis à éviter les accidents, tant ces malheureux se pressent furieusement autour des étroits orifices. Les bidons de campement attachés avec des ceintures bout à bout font la navette entre la nappe souterraine et les lèvres ardentes qui s'y collent frénétiquement à chaque remontée. A un certain moment, je dois même suspendre l'opération pendant dix minutes, car l'ingestion en si grande quantité de cette eau presque glacée pourrait déterminer des accidents mortels.

Le lendemain, à huit heures du matin, nous faisons halte dans l'oasis de Brézina, après avoir franchi l'oued Seggueur au lever du soleil, et défilé devant les gours majestueux de Mohammed Ben Abdallah. Ces « témoins » d'un plateau supérieur disparu dans un de ces cataclysmes qui ont modifié l'aspect du Sahara élèvent d'un seul jet, à soixante mètres de haut, leurs blocs gigantesques tout

fouillés et dentelés par les agents d'érosion. De loin, on dirait autant de cathédrales gothiques qu'un enchanteur des Mille et une Nuits aurait ravies au pays des grès roses pour les semer sur la route du désert.

Après déjeuner, Si Slimane prend congé de moi. Ses services me sont maintenant inutiles depuis que je suis rentré dans les limites de ma carte. Mon retour dans le Tell n'offre plus, du reste, aucune difficulté sérieuse, c'est une longue suite d'étapes dans des régions maintes fois parcourues par nos colonnes : El Maïa, Tadjerouna, le Djebel Amour, Aflou et, enfin, Tiaret. Je remercie chaleureusement Si Slimane de son zèle et de son dévouement, mais je ne peux résister à la tentation de le taquiner un peu, et je lui rappelle ses paroles de Maader el Mesagreba.

— J'avais tort, Sidi Capt'ane, et tu as justifié le proverbe : « *Ida kane el-metgellem mahboul, ikoun el meçannatt âquel* ». (Quand celui qui parle est fou, son auditeur doit être sage !) répond-il gravement. — Cependant, ajoute-t-il, n'oublie pas que rien n'arrive que par la permission de Dieu !

Il se dirige ensuite vers son méhari, qui attend docile, accroupi sur le sable, et l'enfourche lestement, puis il le relève d'un claquement de langue, oscille d'avant en arrière et d'arrière en avant, et part à un trot allongé en me criant un dernier adieu :

— *Allah iousselek âla kheir!* (Que Dieu te fasse arriver avec le bien !)

FIN

